Delmer, Louis
L'esclave

L'ESCLAVE

DRAME ANTIESCLAVAGISTE ET NATIONAL

(*Pièce en quatre actes*)

PAR

LOUIS DELMER

SECRÉTAIRE DU COMITÉ ANTIESCLAVAGISTE DE BRUXELLES

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE,
8, *rue Treurenberg*, 8

PARIS,
SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE,
76, *rue des Saints-Pères*, 76

1890

A Monsieur
Edmond Picard.
Hommage respectueux de l'auteur
Louis Delmer Bruxelles. 6 [illegible]

L'ESCLAVE

Drame représenté pour la première fois, à Bruxelles,

PAR LES ARTISTES ET SUR LA SCÈNE

DU

THÉATRE MOLIÈRE

le 30 janvier 1890

PERSONNAGES :

Le Père Vyncke, missionnaire (40 ans) . . .	MM.	Paul ALHAIZA.
Korar, Arabe, marchand d'esclaves (30 ans) .		Jules MARY.
Le capitaine Joubert, officier belge (28 ans) .		Frédéric MUNIÉ.
Kaduna, roi nègre (30 ans)		José VENKENS.
Sandini, nègre de la Mission (18 à 25 ans). .		KEPPENS.
Guézo, id. (id. . .		Valéry HEURION.
Jean, colon belge (18 à 25 ans)		AMBREVILLE.
José, nègre (18 à 25 ans)		HAUTEFEUILLE.
Pierre, colon belge (18 à 25 ans)		PASCAL.
Bienno, guerrier du roi Kaduna (25 ans) . .		DEKOCK.
Sœur Gudule, religieuse attachée à la mission de M'Pala (35 ans)	Mmes	Rose DESNOYER.
Zaïda, négresse (18 ans).		Berthe BAYEN.
Afra, négresse de la Mission (16 ans) . . .		A. BOURGEOIS.
Tebda, négresse (16 ans		Mary VALÈRE.
Kamra, négresse de la Mission (16 ans . .		B. CHESNEAU.
Etta, négresse (30 ans)		DERVILLE.
Sorina, négresse (20 ans)		ÉMÉRANCE.

Guerriers. Soldats. Arabes. Esclaves. Négrillons, etc.

La scène se passe dans le Haut Congo, sur les bords du lac Tanganika.

Pour la mise en scène indispensable, s'adresser à M. Paul Alhaiza, directeur du *Théâtre Molière*.

L'ESCLAVE

DRAME ANTIESCLAVAGISTE ET NATIONAL

(*Pièce en quatre actes*)

PAR

LOUIS DELMER

SECRÉTAIRE DU COMITÉ ANTIESCLAVAGISTE DE BRUXELLES

BRUXELLES,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
8, *rue Treurenberg*, 8

PARIS,
SOCIÉTÉ DE LIBRAIRIE,
76, *rue des Saints-Pères*, 76

1890



Il a été tiré de cet ouvrage une première édition : 50 exemplaires de luxe sur papier à la main.

FR, GOBBAERTS, imp. du ROI.
rue de la Limite, 21.

A

MONSIEUR LE BARON LAMBERMONT,

MINISTRE D'ETAT,

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DU MINISTÈRE DES

AFFAIRES ETRANGÈRES,

PRÉSIDENT DU CONGRÈS ANTIESCLAVAGISTE

DES PUISSANCES, A BRUXELLES,

Hommage

DU PROFOND RESPECT DE L'AUTEUR

L. D.

Bruxelles, le 30 *mars* 1890.

PRÉFACE

En 1888, *le cardinal Lavigerie, l'apôtre de l'Afrique, est venu, au nom de la religion et de l'humanité, faire à l'Europe un suprême appel en faveur des pauvres noirs livrés sans défense à une atroce exploitation.*

Il nous a fait entendre leurs cris de détresse quand des bandits, qui n'ont plus rien d'humain, les traquent comme des bêtes fauves, les massacrent par le fer et par le feu et mènent aux infâmes marchés de chair humaine, par les longs chemins du désert, ceux qui ont pu, hélas ! échapper au carnage.

Nous avons vu, comme si elles passaient devant nous, ces noires et poudreuses caravanes d'hommes, de femmes et d'enfants étroitement enchaînés, le cou serré dans l'horrible fourche, sorte de cangue qui les réunit tous, marchant, marchant toujours, en plein soleil, dans le sable brûlant, succombant de faim, de soif, de lassitude sous les coups de fouet des monstres

qui les conduisent, et jonchant de leurs cadavres ensanglantés les chemins parcourus !

Pour un nègre qui parvient au marché, cinq au moins ont été massacrés dans les razzias ou sont morts en route. On en compte six mille qui meurent ainsi par jour, deux millions par an; voilà la statistique incontestée du sang versé.

Et que deviennent les malheureuses victimes vendues? Honte et douleur, martyre sans nom!

L'Europe s'est émue de telles infortunes; elle a juré d'y mettre un terme, et la Belgique n'a pas voulu rester en arrière dans cet élan généreux. Des comités se sont formés dans tout le pays pour recueillir les ressources nécessaires à l'œuvre de répression et de délivrance qu'il s'agit d'entreprendre.

Secrétaire d'un de ces comités, je suis heureux et fier de me dévouer à cette œuvre éminemment humanitaire, qui éveille de toutes parts les plus ardentes sympathies.

En vue d'exciter celles-ci de plus en plus, j'ai voulu montrer dans une page dramatique, qui sera, je l'espère, bientôt de l'histoire, les résultats qu'obtiendront nécessairement en Afrique les influences civilasatrices soutenues par la légitime protection de la force au service du droit.

Puissent mes efforts, qui ont déjà reçu de précieux encouragements de la part du public, ne pas être inutiles à la grande cause que j'ai eu dessein de servir.

L. D.

Bruxelles, le 30 mars 1890.

L'ESCLAVE

Drame antiesclavagiste et national, en quatre actes.

PREMIER ACTE.

Devant la tente du roi Kaduna.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDILI, puis TEBDA.

Au lever du rideau, il fait à peine jour; on entend au loin sonner l'Angelus. Sandili est endormi devant la tente du Roi.

SANDILI, *s'éveillant.*

. . . Qu'est-ce qu'on entend ?... Ah ! oui, la cloche de la Mission des blancs,... le vent vient du lac. (*Écoutant.*) On dirait un chant.... (*On entend vaguement l'air d'un cantique.*) Oui.... (*Il écoute.*) C'est beau !

TELBA, *entrant, attirée par le chant.*

Ah ! oui, c'est beau ; n'est-ce pas, Sandili ? (*Elle va écouter et regarder du côté opposé à la tente.*) On les voit sortir des bâtiments de la Mission. Viens.... Les vois-tu ? Le Mis-

sionnaire est en tête, suivant les bords du lac.... Pourquoi chantent-ils ?

SANDILI.

C'est une manière à eux d'honorer leur divinité.

TEBDA.

Quelle différence avec notre manière d'honorer la nôtre !

SANDILI.

Ils sont blancs et viennent d'Europe ; ça ne peut pas être la même chose que pour nous.

TEBDA.

Pourtant, le Missionnaire voudrait nous convertir à sa religion.

SANDILI.

C'est bien pour cela que notre roi Kaduna le déteste. Déjà tant d'entre nous ont quitté la tribu pour suivre le Missionnaire.

TEBDA.

Il me semble en reconnaître plusieurs. Ne serait-ce pas Kamra qui porte la bannière où il y a des broderies d'or ?

SANDILI.

En effet, c'est-elle. Ses trois frères et sa mère, qui la maudissaient d'abord, ont fini par la rejoindre. Je les ai vus fuir, une nuit que j'étais ici de garde, comme aujourd'hui, à l'entrée de la tente du roi. Ils ont détaché deux pirogues et, à grands coups de pagaie, ils ont traversé le lac.

TEBDA.

Tu n'as pas donné l'alarme ?

SANDILI.

Je n'en ai pas eu le courage. Le roi les rendait si malheureux, si misérables, depuis que Kamra s'était sauvée.

TEBDA.

Je le sais bien et j'ai assez pleuré, puisque je devais être la femme de l'aîné des frères de Kamra. Tous trois et leur mère, dépouillés de leur bien, chassés de leur hutte, étaient condamnés à servir les autres, qui les traitaient comme de vils animaux. Tu as bien fait, Sandili, de ne pas donner l'éveil ; Kaduna les aurait fait périr cruellement.

SANDILI.

J'ai failli payer pour eux. Tu te rappelles les coups qu'il m'a fait donner.

TEBDA.

Si tu en voyais d'autres tenter de gagner la Mission ?...

SANDILI, *bas.*

Je crierais,... mais... trop tard, je dis cela pour toi, Tebda ; car je sais que tu meurs d'envie de rejoindre le frère de Kamra.

TEBDA.

C'est vrai ! Nous nous aimions tant ! Et puis, on est heureux à la Mission. Kaduna dit qu'on y est battu, brutalisé ! C'est tout le contraire, je le sais. Là-bas, toute parole est douce, point de maître, on est comme les enfants de la même mère, et personne n'est forcé de travailler au delà de ses forces. Malgré cela, on peut voir d'ici les riches cultures de la Mission, qui s'étendent

à mesure qu'on défriche le sol et qu'on entame la forêt. As-tu vu, parfois, défiler leurs troupeaux, plus nombreux de jour en jour, rentrant à la tombée de la nuit. Ah! oui, Sandili, je voudrais m'échapper et rejoindre celui à qui j'ai juré d'appartenir. Mais, seule, je ne puis traverser le lac....

SANDILI.

Et si je m'échappais avec toi?

TEBDA, *effrayée.*

Ah!... tu voudrais bien m'emmener?

SANDILI.

Tais-toi! qui sait! Attends que je te prévienne.... (*A Tebda, qui veut le remercier.*) Tais-toi, te dis-je; tu me remercieras plus tard, là-bas! Chut! prends garde! J'aperçois Zaïda, et tu sais qu'elle aussi déteste les blancs de la Mission.

TEBDA.

Elle devrait du moins leur savoir gré d'avoir empêché les Arabes de revenir faire des razzias d'esclaves dans notre tribu. Ses parents, jusqu'à sa mère, ont été enlevés jadis. Mais depuis que le capitaine Joubert en vingt rencontres a battu ces chasseurs de chair humaine, ils n'osent plus se montrer.

SANDILI.

Elle ne peut avoir souvenir de ces horreurs, elle était si petite quand les Arabes ont décimé la tribu. Et puis, sa tante, qui l'a élevée, était prêtresse du Grand Esprit. Elle en a subi l'influence. Enfin, elle partage la colère du roi, qui se propose, dit-on, d'en faire la favorite de ses épouses.

TEBDA.

Je l'entends ; plus un mot.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ZAÏDA.

ZAÏDA.

Notre maître Kaduna n'a-t-il point encore paru ?

SANDILI.

En compagnie de nos guerriers il a veillé tard cette nuit, et le vin de palmier aura sans doute alourdi son sommeil.

TEBDA.

Et puis, il est de bonne heure!... Toi-même, Zaïda, tu n'es ordinairement pas si matinale; c'est bon pour moi, qui prépare le lait que le roi boit à son réveil....

ZAÏDA.

Le tintement maudit des cloches de la Mission m'a fait bondir de colère sur ma couche.

TEBDA, *étonnée.*

De colère !... pourquoi ?...

ZAÏDA, *farouche.*

Y trouverais-tu plaisir?

SANDILI, *vivement.*

Elle y est plutôt indifférente.

ZAÏDA, *dédaigneuse.*

Ame d'esclave !

TEBDA.

Les blancs ne m'ont point fait de mal.

ZAÏDA, *animée.*

Point de mal?... Quand ils t'ont pris ton fiancé!... Avec de douces paroles, ils l'ont détaché de toi, et bientôt, si ce n'est déjà fait, ils dresseront leur religion entre vous. Il te faudra, comme lui, ce renégat, renier les dieux de ta famille, de tes pères, de ta tribu, ou renoncer à jamais à la tendresse qu'il t'avait jurée.

TEBDA, *affligée.*

Tu es cruelle, Zaïda.

ZAÏDA.

Si tu veux qu'on ait pitié de ta peine, ne dis point que les blancs ne t'ont point fait de mal.... Point de mal !... alors qu'ils vont forcer le frère de Kamra... à épouser une autre femme que toi.

SANDILI.

Laisse-la donc ! Tu vois qu'elle pleure.

ZAÏDA.

Et voilà ce qui m'exaspère. (*A Tebda.*) Pleurer!... quel sang fait donc battre ton cœur, si tu n'es pas jalouse; si la rage et la vengeance ne te font pas frisonner, ne rendent pas ta vie un supplice?... Ah!... si j'avais aimé, et qu'ils eussent retiré de moi l'ami de mon choix, au lieu de gémir, je ne passerais pas un jour sans chercher à leur rendre la douleur qu'ils m'auraient causée, sans chercher à les faire souffrir, à les exterminer!... Déjà, en voyant qu'ils ont attiré à eux tant de jeunes amis et amies

de mon enfance, j'ai peine à m'empêcher d'ameuter nos guerriers et, portant à leur tête l'image du Grand Fétiche, d'aller, à tout risque, jeter l'incendie et la mort dans leur repaire, afin de délivrer les nôtres.

SANDILI.

Es-tu sûre que ceux-ci le souhaitent ?

ZAÏDA.

Qu'importe !... S'ils se sont laissé aveugler, ils n'en seront que plus infortunés, à l'heure où les blancs se croiront assez forts pour les emmener en servitude comme un vil troupeau.

TEBDA.

Que dis-tu ?

ZAÏDA, *ironique.*

Ainsi tu crois ce qu'ils disent, ces blancs ?... Ils ne travaillent qu'à notre affranchissement ?... nous sommes frères ?... ils nous traiteront d'égal à égal ?... Allons donc !

TEBDA.

Ils mentiraient ?... Leur douceur, leur charité, cacheraient un intérêt ?

ZAÏDA.

S'ils n'avaient pas un intérêt secret, pourquoi viendraient-ils, de si loin, s'exposer à tant de dangers ?... Ce qu'ils veulent : c'est nous dépouiller de notre sol, de notre liberté, de nos richesses ; se faire nos maîtres et fouler nos Dieux sous leurs pieds. Ils veulent nous voler, voilà pourquoi leur cupidité ne recule devant rien. Eh bien ! sommes-nous des lâches, que nous les laissons empiéter chaque jour davantage et nous braver, en multipliant leurs établissements !... Serait-ce par peur que

nous les tolérons sur cette terre, qui est notre patrimoine, notre patrie? Si nous voulions nous établir chez eux, le souffriraient-ils?... Non! non! plus braves et plus fiers, ils ne nous laisseraient jamais leur imposer nos croyances et nos lois?... Pourquoi le souffrir de leur part?... N'est-ce pas une honte, qu'une poignée de blancs entreprennent de faire dominer leur race sur la nôtre?... Où sont-ils, nos héros du passé?... Leur piété les rendrait invincibles?... O Dieux de nos pères! O poussière de nos ancêtres! rendez la foi à vos fils humiliés; criez-leur, par une bouche inspirée : Haut le cœur! A mort les blancs, tous, jusqu'au dernier!

SCÈNE III.

LES MÊMES, KADUNA.

Le roi est entré depuis un moment; il a entendu la fin de la tirade de Zaïda.

KADUNA.

Bien parlé, ma fille! (*Elle s'est prosternée, il la relève la laissant lui baiser la main.*) Rassure-toi, Zaïda, un jour viendra où tu pourras tenir ce langage à nos guerriers assemblés. En rendant le dernier soupir, ta tante, la magicienne, a prophétisé l'extermination des étrangers qui envahissent le sol sacré de l'Afrique.... Le Grand Esprit en doit marquer l'heure!... Alors, tu pourras prêcher la guerre sainte. Mais, en ce moment encore, vois-tu, il convient d'imiter la prudence des blancs.... Le silence et la ruse seulement doivent préparer la victoire!

Durant la réplique du roi, Sandili a disparu;... il reparaît.

SANDILI.

Maître, un homme est là, qui demande à te saluer.

KADUNA.

Le connais-tu ?

SANDILI.

Je ne l'ai jamais vu parmi nous.

KADUNA.

Un blanc ?

SANDILI.

Les blancs ne viennent qu'accompagnés, et il est seul... Il te prie d'agréer ce présent. (*Il lui remet un cimeterre.*)

KADUNA, *frappé, à part.*

Lui ?... Il aurait osé s'aventurer en ce moment si près de la mission des blancs ? (*Aux femmes.*) Allez. (*A Sandili.*) Fais-le venir, et veille à ce qu'on n'approche pas.

Sandili fait entrer l'inconnu et se retire.

SCÈNE IV.

KADUNA, KORAR.

KADUNA, *l'apercevant, étonné.*

Korar !... toi !...

KORAR.

Ne m'attendais-tu pas ? N'as-tu pas reçu l'avis que je t'ai envoyé ?

KADUNA.

Sans doute, puisque je me suis éloigné du centre de ma tribu pour venir camper au bord du lac, selon tes indications.

KORAR.

En ce cas, pourquoi t'étonner de me voir ?

KADUNA.

Mais, imprudent, le chef de la milice des blancs se trouve maintenant à la Mission.

KORAR.

Le capitaine Joubert ?... Je le sais. Mais, moi, je ne suis pas seul ; mes hommes, aussi bien munis d'armes à feu que ses soldats, campent secrètement dans la forêt et veillent à ma sécurité. D'ailleurs, il ne tardera guère à quitter la Mission.

KADUNA.

Pourquoi ?

KORAR.

Je lui ai fait parvenir des nouvelles qui l'entraîneront, à marche forcée, loin du lac Tanganika.

KADUNA.

Ah ! si tu disais vrai !

KORAR.

J'estime qu'il a déjà reçu mon courrier, chargé de lui annoncer qu'une considérable razzia d'esclaves s'est opérée à un bon bout de chemin d'ici, dans l'Ouest.

KADUNA.

Si c'est un fait accompli, il n'y peut plus rien.

KORAR.

Mais s'il s'est accompli, c'est à raison de la révolte

de quatre tribus qui, par miracle, ont agi en commun, au lieu de se déchirer entre elles, selon votre habitude ridicule.

KADUNA.

En ce cas, le capitaine partira ; tu as raison, Korar.

KORAR, *mystérieux.*

Alors causons !

KADUNA.

Hélas ! je te comprends,... tu voudrais opérer une razzia dans ma tribu.

KORAR.

Tu n'as jamais eu à te plaindre de me laisser faire, je crois. (*Kaduna s'incline en signe d'assentiment.*) Et cette fois, je serai d'autant plus généreux envers toi que tu dois avoir des sujets superbes à me fournir, puisque depuis dix ans nous n'avons pu traiter ensemble. Tu ne t'en repentiràs pas, crois-moi.

KADUNA.

Et certes, j'aurais grand besoin que l'affaire se fît.

KORAR.

Eh bien, concluons, puisque je t'apporte l'abondance : troupeaux de bœufs et de chèvres, quantité de maïs, et des tonnes de vin de palmier ; le tout en proportion du nombre et de la qualité des esclaves que tu me laisseras capturer !

KADUNA.

Hélas ! encore une fois, quelle maigre chasse tu ferais !

KORAR.

Que veux-tu dire ?

KADUNA.

Quelques femmes, quelques enfants.

KORAR, *méfiant.*

Pourquoi pas des hommes, des jeunes gens ?... Ah ! ça, est-ce que tu aurais traité avec un autre ?

KADUNA, *s'animant.*

Avec qui veux-tu ? Puisque le prêtre blanc m'a enlevé et m'enlève chaque jour mes plus solides sujets, un à un, d'abord, puis par famille ; maintenant par groupes, ils traversent le lac et se rendent à la mission de M'Pala.... Plus de la moitié de la population de mes villages émigre sur le territoire du souverain d'Europe, à l'abri du drapeau de la Belgique, et mes guerriers n'osent affronter les soldats du capitaine.

KORAR.

Ma foi ! ils ont raison. Outre que ces soldats sont équipés et armés de façon à y regarder à deux fois, quand on n'a que des flèches ou de vieux fusils détraqués à leur opposer, ce sont des gens qui ne s'intimident guère du nombre des assaillants.

KADUNA.

Tu les connais ?

KORAR.

A mes dépens, oui ! Cinq fois déjà je me suis rencontré avec eux, et, bien que les miens sachent aussi faire parler

la poudre, le capitaine Joubert m'a fait des brèches sensibles. Tu dis vrai :... ce sont des hommes!... En ce cas, mon pauvre Kaduna, ma visite est sans objet.

KADUNA, *retenant Korar, qui va pour sortir.*

Attends donc!

KORAR.

Si tu n'as que des enfants et des femmes à m'offrir!

KADUNA

Et si je te fournissais tous ceux qui m'ont quitté pour s'établir dans la station belge?

KORAR.

Me vendre ce que tu n'a plus?... C'est du moins un marché original.

KADUNA.

Que t'importe, pourvu que tu partes avec un convoi considérable, dont tu puisses trouver bon prix au marché de Tabora?

KORAR.

Le fait est que la provenance m'est indifférente, seulement comment t'y prendras-tu?

KADUNA.

Tu le verras, puisqu'il faut que tu m'aides.

KORAR.

Moi?

KADUNA.

Toi et tes hommes.

KORAR.

Je ne dis pas non.

KADUNA.

Double profit pour toi : de magnifiques esclaves à vendre et l'occasion de prendre ta revanche des cinq échecs que le capitaine t'a infligés.

KORAR.

Ma foi, il y a de quoi me tenter ! Parle.

KADUNA.

Le capitaine va s'éloigner, dis-tu ?

KORAR.

Je t'en réponds !

KADUNA.

Quand ?

KORAR.

En admettant que la nouvelle de la révolte lui parvienne aujourd'hui, il sera en marche dans quarante-huit heures, car demain c'est une de leurs fêtes,... la Noël !

KADUNA.

Du reste, je le verrai partir d'ici.

KORAR.

Et moi, de mon campement de la forêt.

KADUNA.

Mais emmènera-t-il tous ses soldats ?

KORAR.

Il n'en aura pas de trop. Il ne laissera à la station que

juste de quoi faire face à un coup de surprise. Songe qu'il aura à manœuvrer sur un terrain immense, difficile à parcourir, plus difficile à ravitailler, et, peut-être, aura-t-il à agir de plusieurs côtés à la fois, attaquant de l'un, se défendant de l'autre. Son succès final n'est pas douteux, mais il lui faut beaucoup de monde.

KADUNA.

Qu'il parte ; c'est tout ce que je désire. La Mission laissée à elle-même ne tiendra pas contre une attaque de mes hommes et des tiens.

KORAR, *incrédule.*

Doucement !

KADUNA.

Tu en doutes ?

KORAR.

Absolument !... Comment veux-tu que mes hommes atteignent l'autre rive ? S'il faut qu'ils tournent le lac, ils se découvrent, et c'est plus de vingt jours de marche.

KADUNA.

Ils n'auront pas à tourner le lac. Ils le traverseront avec nous. Il y a longtemps que je me prépare. Le nombre de mes pirogues est suffisant. Nous aborderons ensemble.

KORAR.

Soit ! Mais sais-tu comment nous serons reçus ?... Par une fusillade en règle, venant des palissades et des retran chements que le capitaine Joubert a fait établir.

KADUNA.

Bon pour ses soldats; mais, s'ils sont partis, qui tirera sur nous?

KORAR.

Tes propres sujets!

KADUNA, *furieux.*

Mes propres sujets oseraient...

KORAR.

Ah! c'est que maintenant ils sont indépendants, ils jouissent des bienfaits de la liberté et ils n'hésiteront pas, sois-en sûr, à défendre celle-ci par tous les moyens et contre toutes les attaques.

KADUNA, *hors de lui.*

Ah! ces convertis de fraîche date, ces esclaves craintifs d'hier, improvisés héros, je les châtierai!...

KORAR.

Pas par le moyen que tu te proposais. Leur force leur vient encore moins des leçons du capitaine Joubert, que de la parole du père Vyncke. Lui, c'est l'âme de la Mission. Tous, jusqu'aux femmes, se feraient massacrer pour le défendre. Il semble que leur Dieu commande par sa bouche.

KADUNA, *sombre, après un temps.*

Et... s'il mourait?

KORAR.

Alors,... oh! alors, le désaroi se produirait peut-être! Comme un troupeau sans pasteur, les convertis pour-

raient tout d'abord manquer de décision et d'énergie; mais, gare à nous, s'ils ont le temps de se reconnaître.

KADUNA, *interrompant.*

Il mourra !

KORAR.

Hein ?

KADUNA, *concentré.*

Aie confiance en moi ! (*S'animant.*) Je me laisserais dépouiller de ma puissance sur mes sujets; on me braverait en face, en répandant partout des idées abominables, qui sapent mon autorité ! Non, Korar, je ne le souffrirai pas ! J'ai mes armes, moi aussi, j'ai mes croyants, mes fanatiques; et, puisque la force de la Mission tient à ce prêtre maudit, il faut..., je veux l'anéantir, (*Violent.*) oui ! il disparaîtra ! oui !... je le ferai mourir !...

KORAR, *voyant venir.*

Écoute !

SCÈNE V.

LES MÊMES, ZAÏDA.

KADUNA, *furieux.*

Qui se permet de venir sans mon ordre ? (*A Zaïda.*) Toi !

ZAÏDA, *émue, indiquant l'espace du côté du lac.*

Regarde !... Les blancs !... Ils viennent !

KADUNA.

Une dizaine de soldats de la Mission qui abordent.

KORAR, *à part.*

Diable !

ZAÏDA.

Conduits par le capitaine Joubert.

Courte sonnerie de clairon dans la coulisse, air belge.

KADUNA, *à Korar.*

Si je les faisais massacrer ?

KORAR, *haussant les épaules.*

A quoi cela te servirait-il ? On les vengerait bientôt, et l'étendard de leur nation flotterait demain sur tes possessions. Ils viennent pour quelque entretien; fais-leur bon accueil, au contraire. Tu n'es pas le plus fort.

KADUNA.

Mais toi ?

KORAR, *plaisamment.*

Le capitaine n'aurait aucun plaisir à me rencontrer,... moi non plus, du reste !... Où me dissimuler ?

KADUNA, *le faisant entrer dans sa tente.*

Là !.... (*A Zaïda.*) Par bonheur ta haine est clairvoyante. (*Appelant.*) Oh là !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SANDILI.

SANDILI.

Maître ?...

KADUNA, *furieux.*

Ah ! chien !... (*L'envoyant rouler à terre.*) je devrais t'ouvrir

la poitrine et t'arracher le cœur, traître, qui nous laisse surprendre par les blancs !

SANDILI, *suppliant.*

Maître!...

ZAÏDA, *arrêtant le bras de Kaduna, qui, de son couteau, allait frapper Sandili.*

Il ne voyait pas leurs embarcations.

KADUNA, *se maîtrisant.*

C'est bon! (*Il entre dans la tente.*)

SCÈNE VII.

SANDILI, ZAÏDA.

SANDILI, *se relevant.*

Merci, Zaïda ; sans toi, il me tuait.

ZAÏDA.

Il est le maître !

SANDILI.

De ma vie?... Me l'a-t-il donnée, pour se croire libre de me la reprendre.

ZAÏDA.

Prends garde, Sandili !... Ce sont les blancs qui parlent ainsi !

SANDILI.

Les blancs!... Les cruautés du maître nous pousseraient à nous réfugier auprès d'eux.

ZAÏDA.

Tu blasphèmes le Grand Fétiche!

SANDILI.

Qu'a-t-il donc jamais fait pour moi ?

ZAÏDA, *voyant venir.*

Tais-toi !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, JOUBERT, SOLDATS.

JOUBERT, *à Sandili.*

Bonjour, mon garçon. Fais savoir, je te prie, au roi Kaduna, que le commandant de la station belge lui apporte ses hommages.

Sandili s'incline.

SANDILI, *sortant.*

Je te prie !... Ils nous disent : je te prie !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES moins SANDILI.

JOUBERT, *à part, voyant Zaïda.*

Oh! Oh!... (*Haut à Zaïda.*) Qui es-tu, jeune fille?

ZAÏDA.

Zaïda ...

JOUBERT.

C'est toi, qu'on appelle Zaïda ?

ZAÏDA

Tu me connais ?

JOUBERT.

Tes amies d'enfance parlent de toi à la Mission.

ZAÏDA.

Ah!... et que disent-elles?

JOUBERT.

Qu'échappée comme par miracle, en bas-âge, à une razzia de chasseurs d'esclaves, tu es la protégée favorite du roi Kaduna.

ZAÏDA.

Sa plus humble servante et la plus attachée.

JOUBERT.

Cela prouve que tu as l'âme fière. Eh bien! Zaïda, veux-tu accepter ce collier?

ZAÏDA, *après un mouvement d'admiration, se reculant.*

Non.

JOUBERT.

Je te fais peur?

ZAÏDA, *se redressant.*

Je ne crains que le Grand Esprit!... Je ne veux rien de ceux de ta race.

JOUBERT.

Tu nous hais donc bien, pauvre enfant?

ZAÏDA.

Je ne te hais point; tu es un guerrier, tu combats à visage découvert, toi.

JOUBERT.

Pourtant tu refuses mon présent.

ZAÏDA, *sentencieuse.*

Les présents des Européens sont funestes aux enfants de l'Afrique.

JOUBERT.

Qui te l'a dit?... Es-tu sûre qu'on ne t'a point trompée? Pourquoi nous juges-tu, puisque tu nous ignores? Oh ! je sais : vous croyez ici que ceux des vôtres qui sont venus à nous, sont empêchés de revenir.

ZAÏDA.

Que ne reviennent-ils, s'ils ne sont pas retenus?

JOUBERT.

Parce qu'auprès de nous ils sont libres et heureux.

ZAÏDA.

Tu as tes raisons pour le dire.

JOUBERT.

Quelles raisons?... Suis-je un esclave, es-tu mon maître?... A quoi me servirait de ruser avec toi? Chez nous, Zaïda, quand un homme a l'honneur de porter une épée, il ne se dégrade pas à mentir!

ZAÏDA, *surprise.*

A personne!

JOUBERT, *souriant.*

A personne et qu'en dût-il coûter!... Voilà ton roi, s'il le permet, reste là, et prête l'oreille à ce que je viens lui dire.

SCÈNE X.

LES MÊMES, KADUNA, GUERRIERS.

Petite cérémonie. Les guerriers de Kaduna, en guise de salut à Joubert, agitent leurs armes et leurs boucliers. Joubert salue et remercie, avec autorité.

KADUNA, *en costume guerrier.*

Que me veux-tu ? Et d'abord, ce que tu as à dire peut-il être entendu ?

JOUBERT, *à l'adresse de Zaïda.*

De tous.

KADUNA.

Alors, de même que tes hommes, sois le bienvenu.

Sur un signe du roi, on approche des pliants, des peaux, des nattes sur lesquels les uns s'asseyent, les autres s'accroupissent. Puis une table très basse sur laquelle Zaïda, aidée par Tebda et d'autres jeunes négresses, dépose des fruits du pays et des gobelets dans lesquels on verse, avec des calebasses, du vin de palmier. Durant ce qui suit, Zaïda et Tebda présentent les fruits et le vin. A régler selon le dialogue.

JOUBERT, *quand on a pris place, se levant et élevant sa coupe, que Zaïda a remplie.*

A toi, Kaduna, chef souverain de cette contrée amie, je bois d'un cœur sincère, en signe des vœux que nous formons pour ta prospérité et ta longue vie.

LES GUERRIERS.

Hurrah !...

KADUNA, *même jeu.*

A ceux que tu représentes avec honneur : à tes compatriotes, à ton roi.

LES SOLDATS.

Hurrah !...

KADUNA, *assis.*

Parle ; je t'écoute.

JOUBERT.

Voyant que, délaissant ta capitale et les magnificences de ton palais, tu es venu camper aussi près de nous, j'ai cru de mon devoir de venir te renouveler l'assurance des sentiments de la nation belge et de son souverain. Et, puisque nous sommes ici réunis, j'en profite pour dire au puissant roi Kaduna, ami du nôtre : tu es juste, aussi dois-tu reconnaître que le voisinage des blancs t'a du moins délivré des razzias de ces monstres qu'on appelle chasseurs d'hommes, qui, autrefois, venaient capturer la jeunesse de tes villages et allaient la vendre à l'étranger. Depuis dix ans aucun ne s'est aventuré sur tes possessions. Ai-je dit vrai ?

KADUNA.

Depuis dix ans !... C'est vrai. Mais qu'y ai-je gagné si une partie de cette jeunesse m'a abandonné pour aller s'établir dans la Mission sur laquelle flotte le drapeau de la Belgique ?

JOUBERT.

Si tu n'y as rien gagné jusqu'à ce jour, c'est que tu as cru que ces jeunes gens te trahissaient, et que tu les as

menacés de châtiments épouvantables s'ils se trouvaient à ta portée. Tu t'es trompé, roi Kaduna, ils ne t'ont pas trahi ! Reçois-les en grâce ces hommes, libres aujourd'hui, et ils viendront apporter dans ton État, l'industrie que nous leur avons enseignée. Reçois-les, et maintenant qu'ils ont appris à porter les armes, à construire des routes, ils anéantiront rapidement les bandits sacrilèges qui continueraient à s'approcher de tes frontières pour te voler tes sujets et en trafiquer comme d'une vile marchandise. Et alors tu seras vraiment grand, Kaduna, parce que tu auras travaillé au bonheur des tiens, en proclamant, dans ton pays, l'affranchissement et la dignité de la race noire ! De tes sujets tu n'étais que le maître, tu en seras désormais le bienfaiteur et le père !

KADUNA, *troublé, hésitant.*

Tu me tiens un langage,...

JOUBERT.

Que tu n'as jamais entendu, je le sais; mais, je ne te demande pas une réponse sur l'heure. Éclaire-toi, envoie des conseillers de confiance à la Mission, afin qu'ils examinent de près les travaux accomplis, les résultats obtenus; puis, écoute-les, recueille-toi, réfléchis dans ta sagesse, et, alors seulement, prends une décision en toute liberté. Voilà tout ce que je voulais te dire. *(Il se lève.)*

KADUNA.

Tu me quittes ?

JOUBERT.

Des nouvelles, apportées ce matin, m'obligent à courir au loin, châtier des traîtres qui ont parjuré leur parole.

KADUNA, *attentif.*

C'est certain ?... Tu pars ?...

JOUBERT.

Dès ce soir, afin de profiter de la fraîcheur de la nuit. Adieu, Kaduna, je te verrai à mon retour; d'ici-là, tu auras eu le temps de songer aux propositions que je t'ai faites.

KADUNA.

Que le Grand Esprit te protège !

JOUBERT.

Envoie jusqu'au rivage quelques serviteurs, ils débarqueront les présents que tu voudras bien accepter. Enfin, je te demande personnellement une grâce.

KADUNA.

Kaduna te l'accorde de confiance.

JOUBERT, *montrant Zaïda.*

En arrivant, j'ai offert ce collier à cette jeune fille, qui t'es chère; elle l'a refusé.

KADUNA.

Zaïda.

JOUBERT.

N'a-t-elle pas craint de te déplaire ?

KADUNA.

Je te permets d'accepter, Zaïda.

JOUBERT.

Les présents des blancs lui seraient funestes, dit-elle.

Laissons-là le collier et donne-lui ce bracelet d'or; il lui sera précieux, de ta main.

KADUNA.

Prends, Zaïda.

Zaïda prend vivement le bracelet, l'attache, en silence, mais en regardant furtivement Joubert.

JOUBERT.

Adieu!

KADUNA.

Adieu!... (*A part.*) Au revoir, plutôt.

Sur un signe de Kaduna, ses guerriers escortent Joubert sortant suivi de ses soldats, qui ont repris les armes à la reprise de la sonnerie du clairon. Zaïda a suivi Joubert du regard. Puis, quand il a disparu, elle va regarder du côté du lac, pour l'apercevoir encore, elle paraît troublée.

SCÈNE XI.

KADUNA. ZAÏDA.

KADUNA, *à lui-même.*

Il s'éloigne ce soir!... Korar ne s'était pas trompé.... (*Haut.*) Il s'embarque?

ZAÏDA.

Le voilà arrivé au rivage.... Ses hommes montent dans leurs barques.... Il les rejoint. Écoute!

Fanfare.... Hurrahs!

DES VOIX.

Vive Kaduna!

KADUNA, *à lui-même.*

Fourbes !... mais Kaduna n'est pas leur dupe !

ZAÏDA.

Les voiles sont hissées,... le vent les pousse au large.

KADUNA, *soulevant l'entrée de sa tente.*

Tu peux venir. (*A Zaïda.*) Toi, va et ne t'éloigne pas

SCÈNE XII.

KADUNA, KORAR.

KADUNA.

Tu as entendu ?

KORAR.

Tout.

KADUNA.

Qu'en penses-tu ?

KORAR.

Il t'a parlé sagement.

KADUNA, *remontant en scène.*

Tu railles.

KORAR.

Du tout !... Ah ! c'est que je ne reste pas comme toi confiné dans un coin, sans rien vouloir entendre. Le commerce d'esclaves force à parcourir du pays, à fréquenter les Européens. Ce n'est pas que j'en veuille faire l'éloge à tes dépens ; il y a du bon et du pire là comme ailleurs. Va, blancs ou noirs, les hommes se valent sous

tous les cieux! Peut-être même, qu'à tout prendre, les pauvres hères que je ramasse et que je vends sont encore les plus innocents!... Mais la pitié me ruinerait, et je n'entends pas finir mes jours dans la misère. Cependant, il ne t'a pas menti, le capitaine. Laisse revenir tes sujets convertis, et les richesses prodigieuses de tes États, exploitées par l'industrie qu'ils ont apprise à la Mission, te placeront au-dessus de tous les rois de l'Afrique.

KADUNA.

Quand?

KORAR.

En effet! voilà le point délicat; il faudrait des années.

KADUNA, *excité.*

Pendant lesquelles ceux qui les ont convertis et instruits s'insinueront ici, accapareront le pouvoir, l'influence, réduisant mon autorité, me subordonnant, me supprimant peut-être!... Jamais! Non, jamais, moi vivant, les chrétiens ne s'établiront dans mes États! S'il le faut, à moi seul, j'entreprendrai une guerre d'extermination, quitte à être enfoui finalement sous les ruines accumulées. Tu ne me connais donc plus Korar; ou bien pactises-tu avec ces étrangers?

KORAR, *s'animant.*

Moi?... Avec eux, qui me traquent sur terre et sur mer comme une bête fauve; avec eux, qui me logeraient douze balles dans le corps, s'ils mettaient la main sur moi?... Tu es fou! C'est peu que ces chiens soient Européens pour que ma haine contre eux soit vivace; ils sont chrétiens, par surcroît, et moi, arabe, enfant du

Prophète, j'ai sucé avec le lait de ma mère la haine de leur secte et de leur Dieu ! Seulement !... Ah ! seulement, ce n'est pas tout de détester, l'important est d'être le plus fort, et ce n'est ni ton cas ni le mien, vois-tu !

KADUNA.

Que me conseilles-tu donc ?

KORAR.

D'autres qui ont accepté le protectorat des blancs ne s'en trouvent pas mal. Pourquoi ne les imiterais-tu pas ?

KADUNA.

Une honte !... Une lâcheté !...

KORAR.

Je te parle contre mes intérêts ; bien qu'en ce moment tu n'aies que des enfants et des vieillards à me fournir ! Du reste, le capitaine te l'a dit : songe, réfléchis.

KADUNA.

C'est tout réfléchi ! Qu'il soit sincère, lui, c'est possible : c'est un soldat. Mais ses paroles récèlent un piège et il a dit ce qu'un autre lui a suggéré.

KORAR.

Un autre ?

KADUNA.

Le père Vyncke. Ce prêtre est l'âme de la Mission ; il y mène tout, distribue la tâche à chacun. Mais qu'il disparaisse, et je pourrai tout entreprendre. S'il meurt tout à coup, en l'absence du capitaine, la surprise, le désarroi permettront de faire réussir une attaque immé-

diate. Alors, à toi les rebelles qui m'ont abandonné. Prends les tous; je te les livre.

KORAR.

Soit! à condition que le Missionnaire...

KADUNA, *s'animant.*

Il sera mort, te dis-je!...

KORAR, *lui tendant la main.*

C'est juré?

KADUNA.

Sur le Koran.

KORAR, *disparaît et revient aussitôt, ému.*

Kaduna... écoute!

Murmures pacifiques à l'extérieur.

KADUNA.

Qu'est-ce donc?

KORAR.

Le Missionnaire!

KADUNA, *interdit.*

Lui!

KORAR.

Il bénit la foule, qui lui fait cortège.

KADUNA, *cherchant instinctivement son arme*

Me brâver jusqu'ici!

KORAR.

Calme-toi.

KADUNA.

Croit-il mon royaume conquis?... Pas encore!... Il se livre lui-même.

KORAR, *l'arrêtant.*

Tu veux donc retenir le capitaine, faire échouer ton projet?

KADUNA.

... Mais tu vois bien que ce prêtre me provoque!

KORAR.

Non!

KADUNA.

Que vient-il faire alors?

KORAR.

S'assurer que le capitaine peut s'éloigner sans qu'on ait rien à redouter de toi. Reçois-le, écoute-le, maintiens-le dans la confiance de tes dispositions pacifiques, sinon tout est perdu et je t'abandonne. Écoute, le voici. (*Il entre dans la tente du roi.*)

SCÈNE XIII.

KADUNA, LE MISSIONNAIRE, TEBDA, SANDILI, GUERRIERS, NÈGRES, NÉGRESSES, puis ZAÏDA.

LE MISSIONNAIRE, *suivi de nègres, de négresses et des guerriers qui ont été reconduire Joubert.*

Roi Kaduna, je te salue.

KADUNA.

Es-tu seul, homme blanc?

Le Missionnaire.

Seul.... Arrivé avec le capitaine Joubert, j'ai attendu qu'il fût au loin pour venir à toi, pensant te donner ainsi une preuve d'estime et de confiance. Ai-je eu tort?

Kaduna.

Non. (*A ses guerriers.*) Le Missionnaire est mon hôte.

Le Missionnaire.

Et ton hôte te rend hommage.

Kaduna.

Repose-toi.

Le Missionnaire.

Inutile, je ne fais que passer. Si tu le permets, je confirmerai les paroles que t'a dites le capitaine. Notre souverain ne t'est pas hostile, Kaduna; la Mission, qu'il protège, n'entend pas empiéter sur tes droits. Ce sont des relations cordiales que nous avons ordre d'entretenir avec toi et tes sujets; et, si tu autorises les blancs à venir enseigner à ton peuple les moyens de faire prospérer tes terres, d'exploiter tes forêts, ils seront les plus fidèles et les plus respectueux observateurs des lois que toi et tes ancêtres avez édictées. Ce que notre roi, à nous Belges, poursuit, mais d'une volonté ferme, d'une âme ardente, au nom de sa nation vaillante et généreuse, c'est de combattre, jusqu'à le rendre à jamais impossible, l'infâme trafic de créatures humaines.

Kaduna, *embarrassé.*

Croit-il que je ne le veuille point aussi, moi?

LE MISSIONNAIRE.

Tu le veux ; il le sait. C'est pourquoi il t'a proposé son alliance contre les chasseurs d'hommes et t'offre de te rendre plus redoutable à leurs entreprises impies.

KADUNA, *avec une nuance d'impatience.*

J'ai déjà dit au capitaine que je refléchirai.

LE MISSIONNAIRE, *se retirant.*

Songes-y bien, roi Kaduna, et sois en paix.

KADUNA, *après avoir répondu d'un geste à son salut.*

Conduisez-le juqu'au rivage. (*A Zaïda, qui allait suivre.*) Reste.

SCÈNE XIV.

KADUNA, ZAÏDA.

KADUNA, *insinuant.*

Viens Zaïda ; je t'ai recueillie, protégée, élevée près de moi ; si tu m'en es reconnaissante, écoute-moi.

ZAÏDA.

Parle, maître.

KADUNA.

Si je suis le maître de tous, je ne veux être que ton ami. (*Elle se prosterne et lui baise la main. Il la relève.*) Dans une chasse aux esclaves, ta mère fut capturée ; comme on l'emmenait avec les autres, elle te cacha dans un buisson. Tu étais bien petite. On te découvrit, et je te confiai à mes femmes. (*Mouvement de gratitude de Zaïda.*) Quant à ta mère, on l'entraîna brutalement

jusqu'au marché de Tabora, où on la livra à des négriers qui la transportèrent à fond de cale, en proie à d'affreuses souffrances, à l'autre bord de la grande mer. Là, ceux-ci la vendirent, et c'est sous le fouet des blancs qu'elle est morte, pour avoir tenté de s'évader de la plantation de celui qui l'avait achetée.

ZAÏDA, *émue.*

Pauvre mère !

KADUNA.

Toi, Zaïda, veux-tu subir le même sort ?

ZAÏDA, *animée.*

Moi ?... je me tuerais plutôt.

KADUNA.

Peut-être en aurais-tu le courage,... mais le moyen ?

ZAÏDA.

Ma tante, la magicienne, m'a laissé le secret de composer des breuvages qui foudroient.

KADUNA.

Je le sais.... Mais au lieu de les employer contre ta vie, ne vaudrait-il pas mieux venger ta mère de ses bourreaux ?

ZAÏDA, *concentrée.*

Et ces bourreaux ?

KADUNA.

Ce sont des blancs, je te l'ai dit ; et tous les blancs ont le mépris de notre race ; tous visent au même but : nous asservir, nous dépouiller, nous chasser de cette

Afrique, qui est notre berceau, afin de s'approprier nos richesses après nous avoir exterminés jusqu'au dernier !

ZAÏDA.

Que leur avons-nons fait ?

KADUNA.

Ils croient en avoir reçu la mission de leur Dieu.

ZAÏDA.

Pourtant le capitaine disait...

KADUNA.

Tu t'y arrêtes ? Innocente ! Ignores-tu donc que c'est par l'astuce et la perfidie, qu'ils poursuivent leur œuvre de destruction. (*L'attirant du côté du lac.*) Ce prêtre ?... Tu l'as vu, tu as entendu sa parole mielleuse ! Regarde, regarde-le encore ! vois le respect qu'il sait inspirer, la soumission que la foule lui marque et la douceur sereine avec laquelle il répond. Le vois-tu ?

ZAÏDA.

Je le vois.

KADUNA.

Eh bien ! cette sérénité, cette douceur sont pour nous autant de mensonges, autant d'hypocrisies.

ZAÏDA, *frappée.*

Tu crois ?

KADUNA.

Un piège, cette mansuétude ! Il raille intérieurement ceux qui sollicitent ses bénédictions et il songe au jour où, jetant le masque, il rivera leur chaîne, et où, les tenant sous le joug, il leur criera : Allons conquérir votre

ancienne patrie, renverser les idoles de vos pères, chasser, massacrer ce qui subsiste des descendants de vos aieux ; obéissez, je le veux !...

ZAÏDA, *frappée.*

Cet homme ?...

KADUNA.

Cet homme est l'unique cause de notre misère et de notre abaissement ; tant qu'il restera debout, vivant, nous n'aurons qu'à trembler.

ZAÏDA, *très grave.*

Et le Grand Esprit le permet ?

KADUNA, *interdit.*

Le Grand Esprit ?

ZADAÏ, *même jeu.*

Ah ça ! le Dieu des blancs serait-il supérieur au nôtre ?... (*Silence troublé de Kaduna.*) Ou bien, nous abandonne-t-il, qu'il n'écrase pas ses ennemis ?

KADUNA, *décontenancé d'abord.*

... Le Grand Esprit nous punit de notre lâcheté. Le Grand Esprit ne peut s'abaisser à frapper un mortel de sa main ; il cherche, il veut qu'un de ses enfants se dévoue et lui serve d'instrument.

ZAÏDA, *songeuse.*

Je comprends !... Roi, crois-tu qu'il puisse me glorifier de son choix ?

KADUNA, *suivant son jeu.*

Toi ?... Une femme, une enfant !

ZAÏDA.

Une innocente!... Il voit dans mon âme, il sait qu'elle est pure. Toi, qui le représente ici-bas, parle à sa servante, dis un mot, et je me rendrai à la Mission.

KADUNA.

N'est-ce pas lui, qui t'inspire, qui te transfigure tout à coup?

ZAÏDA.

Si c'est vrai, j'irai sans faiblesse, sans frayeur et, sans que ma main tremble un moment, j'abattrai celui qui détourne mes frères, qui menace mon roi et qui insulte à nos Dieux!

KADUNA, *reconnaissant.*

Ah! Zaïda!...

ZAÏDA, *animée.*

Ruse pour ruse, hypocrisie pour hypocrisie, je me dévoue, heureuse et fière, si ma mort délivre ma race de l'abjection qu'on lui prépare.

KADUNA.

Tu ne mourras point; je te seconderai, et, si tu suis mes instructions, tu nous verras à tes côtés, au moment même ou le Missionnaire succombera. Après cela tu reviendras triomphante, bénie, sacrée, prendre la première place parmi mes épouses. (*Hurrahs extérieurs.*) Écoute!...

ZAÏDA, *animée.*

Ah!... que ce soit la dernière ovation qu'il entende des nôtres;... (*Avec force.*) j'irai!

Rideau.

DEUXIÈME ACTE.

Possessions belges. — Village autour de la Mission de M'Pala. — D'un côté : en partie, mur du jardin, avec une porte, et entrée de la chapelle de la Mission. — De l'autre côté : sorte de cabaret avec table et sièges devant. — Au fond : la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOUBERT, GUÉZO.

Joubert, en petite tenue, est assis près d'une table. Guézo est debout devant lui.

JOUBERT, *l'observant attentivement.*

Tu dis donc, mon ami, qu'il y a un campement d'hommes blancs, dans la forêt?

GUÉZO.

Des blancs?... Non.

JOUBERT, *défiant.*

Cependant tu as dit d'abord que ce ne sont pas des gens de la contrée.

GUÉZO, *évasif.*

Ils ne sont pas blancs comme vous autres, pas plus qu'ils ne sont noirs comme nous; ce ne sont pas des nègres.

JOUBERT.

Seraient-ce des Arabes ?

GUÉZO.

J'ignore comment sont les Arabes.

JOUBERT.

Estimes-tu qu'ils soient nombreux ?

GUÉZO, *évasif.*

On ne peut voir de si loin à cause des arbres et des lianes; mais j'entendais beaucoup de voix.

JOUBERT, *très attentif.*

Qu'allais-tu faire dans la forêt ?

GUÉZO.

Je me sauvais.

JOUBERT.

Pour aller où ?

GUÉZO.

Ici.

JOUBERT.

Tu as dessein de te convertir ?

GUÉZO.

Si l'on veut.

JOUBERT, *pour l'éprouver.*

Et si l'on ne voulait pas ?

GUÉZO, *effrayé.*

Ah ! ne me renvoyez pas, ne me renvoyez pas ! C'est

la mort dans d'horribles douleurs, pour tout sujet de Kaduna qui revient. Et puis, moi, je l'ai mis en colère.... Pitié !

JOUBERT.

Que lui as-tu fait?

GUÉZO.

J'ai laissé noyer dans le lac un de ses bœufs, que je ramenais du paturage. Il est allé trop loin et le pied lui a manqué; ce n'est pas ma faute. J'ai failli me noyer avec lui, en essayant de le retirer. Les autres bergers l'ont bien vu.... Sans un batelier, j'y restais; mais qu'importe, bien que je ne fusse pas coupable, le maître m'a condamné au dernier supplice. C'est pour cela que je me suis sauvé dans la forêt.

JOUBERT, *incertain.*

Alors, ces hommes campés,... tu les a aperçus,... entendus?...

GUÉZO.

A peu près!

JOUBERT.

As-tu compris ce qu'ils disaient?

GUÉZO.

J'ai compris qu'ils sont en route pour rejoindre des tribus révoltées.

JOUBERT.

Où cela?

GUÉZO.

Dans l'Ouest.

JOUBERT, *défiant.*

Dans l'Ouest?... Songes-y : si tu me trompes, je te renvois à Kaduna! (*L'interrompant.*) Voyons,... c'est bien vrai?

GUÉZO.

Vous ne me croyez pas?... Pourtant, regardez ça, (*Il montre son épaule.*) je n'aurais pas pu me la faire moi-même.

JOUBERT, *ému.*

Une blessure?

GUÉZO.

Quand ces hommes m'ont découvert, ils m'ont tiré des coups de fusil.

JOUBERT, *très doux.*

Malheureux garçon! Que ne le disais-tu? (*Appelant Jean, qui est au cabaret.*) Jean, vite! (*A Guézo.*) Assieds-toi, mon ami.... Tu dois souffrir.

GUÉZO, *à part.*

J'ai réussi!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEAN, AFRA.

JEAN, *sortant du cabaret.*

Quoisque c'est do, capitaine?

JOUBERT.

Vite! Entre à la Mission, demande du secours pour un blessé.

JEAN, *à Afra, qui veut aller à la Mission.*

Restéie là, patronne.

AFRA, *repoussant Jean du côté du cabaret.*

To, pas ti déranger, mo ben aller, mo-même. (*Elle entre dans la Mission.*)

JOUBERT, *à Jean, montrant Guézo.*

En attendant, sers lui quelque chose à boire.

GUÉZO.

Vous,... des blancs,... me traiter comme ça ?...

JOUBERT.

N'en ferais-tu pas autant pour moi ?

GUÉZO, *doutant.*

Si je ne vous connaissais pas ?...

JOUBERT.

L'absence de liberté semble avoir détruit dans votre race jusqu'au sentiment de la fraternité. Reste avec nous, et bientôt tu pourras nous comprendre. (*Tout en parlant il a pris le gobelet qu'a rempli Jean.*) Bois, mon garçon, ça te remontera un peu.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AFRA, LE MISSIONNAIRE, SŒUR GUDULE.

AFRA, *devançant le Missionnaire.*

Li voilà, li père.

Le Missionnaire, *à Guézo.*

Qu'as-tu, mon pauvre enfant ?

Joubert.

Un coup de feu à l'épaule.

Le Missionnaire, *à Gudule.*

Installez-le, pansez-le, ma sœur.

Gudule.

Venez, venez, mon ami.

Guézo, *à part, triomphant.*

Ils ne se méfient plus !

Guézo, soutenu par Gudule et Afra, entre à la Mission.

SCÈNE IV.

Le Missionnaire, Joubert.

Le Missionnaire.

Sait-on d'où il vient ?

Joubert.

C'est un des sujets de Kaduna. Employé à la garde des troupeaux, il lui est arrivé de laisser noyer une tête du bétail royal. Le malheureux redoutant un châtiment sauvage, s'est enfui dans la forêt, où il a surpris, rapporte-t-il, un campement d'hommes armés.

Le Missionnaire.

Qui sont ces hommes ?

JOUBERT.

Des Arabes!

LE MISSIONNAIRE, *incrédule.*

Des marchands d'esclaves s'aventurer si près de vous et de nos soldats?

JOUBERT.

Il croit avoir compris qu'ils se rendent dans l'Ouest.

LE MISSIONNAIRE.

Pour profiter de la révolte que nous annonçait la dépêche de cette nuit?

JOUBERT, *incrédule.*

Peut-être?...

LE MISSIONNAIRE.

Ou bien, je vous comprends, pour opérer une razzia avec le concours de Kaduna, qui, comme tant d'autres rois de son espèce, en ces parages, doit y être fort disposé.

JOUBERT.

Eh bien! je vous l'avoue, plus j'y songe et plus il me paraît que tout ce qui se passe dissimule quelque machination hostile. Tout, jusqu'à cette dépêche m'annonçant la révolte de tribus à l'Ouest, ne doit être accepté par nous qu'avec la plus grande défiance. Soyons fort sceptiques, mon brave père.

LE MISSIONNAIRE.

Vous croyez donc que Kaduna comploterait contre nous.

JOUBERT.

Si je le crois !... Mais ce n'est pas lui seul que je crains. Il n'est ici, à mon avis, que l'instrument des Arabes, ses coïntéressés dans les profits de la traite. C'est le complice aveugle des musulmans fanatiques. Gens d'intelligence, ces bandits, qui, par leur infâme trafic, se frottent aux pires éléments de la civilisation cosmopolite !

LE MISSIONNAIRE.

Si vos pressentiments étaient justes, j'en serais bien affligé, non pour moi, vous le savez; mais pour toute cette brave population qui nous entoure et qui serait bientôt livrée à la barbarie la plus cruelle.

JOUBERT.

Mes pressentiments sont justes !... Pourquoi donc Kaduna, si magnifiquement établi dans le centre de sa tribu, camperait-il tout à coup, en ce moment, de l'autre côté du lac, si rapproché de la Mission ?... Ce n'est pas là une vulgaire coïncidence !...

LE MISSIONNAIRE.

Vous m'inquiétez !

JOUBERT.

Ensuite, à peine ce campement étrange est-il établi, que voilà un pauvre diable qui vient nous apprendre qu'il y a un rassemblement d'Arabes dans la forêt. Je sais bien qu'il croit avoir compris que ce n'est qu'une halte et qu'ils sont en marche vers l'Ouest ; mais, sur ce dernier point ne s'est-il pas trompé ?...

LE MISSIONNAIRE, *songeur.*

On cherche, évidemment, à vous éloigner.

JOUBERT.

Dans quel but?

LE MISSIONNAIRE.

Opérer une razzia d'esclaves dans la région de ce pays, qui est de l'autre côté du lac, et cela avec la participation de Kaduna.

JOUBERT.

Seulement!...

LE MISSIONNAIRE.

Quoi?...

JOUBERT.

C'est un bien maigre butin à partager?... Toute la jeunesse des environs est ici.

LE MISSIONNAIRE.

Eh! eh! voilà que ça se complique!... S'ils allaient attaquer la Mission,... bigre!...

JOUBERT, *songeur*.

Au fait!...

LE MISSIONNAIRE.

Qu'allez-vous faire?

JOUBERT.

Je vais partir.

LE MISSIONNAIRE, *très calme*.

Ah!... C'est que vous avez vos raisons.

JOUBERT.

Ce soir, après l'office de Noël, avec une partie de nos

soldats, je me mettrai en route, drapeau et musique en tête.

LE MISSIONNAIRE.

Et puis ?

JOUBERT.

Et puis, je suivrai mon chemin vers l'Ouest, de telle sorte qu'au petit jour nous ayons disparu dans les défilés de la montagne. (*Un silence. Regardant le Missionnaire en face.*) Vous comprenez, mon père ?

LE MISSIONNAIRE, *souriant.*

Parfaitement, mon cher capitaine. Du haut des escarpements, on suit tous les mouvements qui peuvent se produire ici et dans les environs du lac.

JOUBERT.

Voilà !... Et si, après un temps moral, je constate que mes soupçons sont mal fondés, je poursuis ma route,... sinon...

LE MISSIONNAIRE.

Vous accourez. C'est bien ainsi. J'estime du reste que nos gens sont hommes à se défendre.

JOUBERT, *avec doute.*

Eh ! eh !

LE MISSIONNAIRE.

Vous en doutez ; vous croyez qu'ils conservent pour leurs tyrans cette crainte superstitieuse qu'une suite de siècles leur a infusée dans le sang ?... Un revirement complet s'est produit chez eux !... Les nouvelles conditions d'existence qui les entourent les rendent accessibles, aujourd'hui, à des sentiments également nouveaux. A la

résignation fataliste de l'esclave s'est substituée la conception d'une certaine individualité, de droits propres et aussi d'une sorte de solidarité sociale.... Ils possèdent, maintenant, et ils se possèdent !... Ils ont un foyer, une véritable famille : biens matériels et moraux qu'ils éprouvent le besoin de conserver, de préserver ! Allez, mon cher capitaine, ils tiendront toujours bien jusqu'à votre arrivée. Du reste, j'y mettrai la main. Je ne veux pas que ces malheureux retombent en esclavage !... Moi vivant, je vous réponds d'eux !

JOUBERT.

Me voici plus tranquille.

LE MISSIONNAIRE.

Regardez-les ! Les voilà qui reviennent des champs. Ne serait-ce pas dommage qu'il leur arrivât malheur ?

On voit arriver et passer quelques noirs, portant des instruments aratoires sur l'épaule, des fleurs et des fruits, sur une brouette et à bras. Quelques blancs parmi eux.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JOSÉ, KAMRA, JEAN, PIERRE, AFRA, NÈGRES, NÉGRESSES, BLANCS.

JOSÉ.

Bonjour, mon père !

LE MISSIONNAIRE.

Bonjour, mes enfants. La journée est finie ?

JOUBERT.

Plus tôt que d'habitude, il me semble.

JOSÉ.

Pour certains, oui.

KAMRA.

C'est qu'on veut se préparer pour la fête, mon capitaine. Les autres seront en retard, vous verrez.

AFRA, *qui aide Jean à servir les clients.*

Avoir beaucou misique ?

LE MISSIONNAIRE.

Beaucoup de musique, ma fille.

AFRA.

Ah ! mo aimer beaucou bille misique !

JEAN, *poseur.*

Quoisque tu dirais, do, quansque tu entends, une fois, celui-lal de Sainte-Gudule, à Bruxelles, quansque c'est la Ti Deum.

AFRA, *à Jean.*

Bruxelles !... Ça être loin, Bruxelles ?

JOUBERT, *plaisamment.*

Pas précisément à côté d'ici, non.

AFRA, *à Jean.*

Quand Afra être femme à Jean, to conduire mo Bruxelles ?

JEAN.

Yo mo.....

JOUBERT.

Bah ! en vous promenant !

JEAN.

Yo mo, ça coute cher, stu !

LE MISSIONNAIRE.

Eh bien ! attendez d'avoir fait fortune.

AFRA.

Avè li pou mari, mo y ben compter.

LE MISSIONNAIRE.

Ce n'est pas plus difficile que ça.

PIERRE.

C'est vrai, ce qu'on dit, mon capitaine ?

JOUBERT.

Quoi donc, mon ami ?

PIERRE.

Que vous allez nous quitter.

JOUBERT.

Cette nuit même, je me mets en route.

JEAN.

Och ! ça est dommage.

AFRA.

Vous don pas ben avè nous ?

JOUBERT.

Que veux-tu?... Mon service m'appelle ailleurs, pour le moment.

KAMRA, *inquiète.*

Vous ne retournez pas en Europe ?

JOUBERT.

Non, pas encore; il ne s'agit maintenant que d'une courte absence.

AFRA.

Mo ben contente que vous pas partir avant mariage.

JOUBERT, *à Jean.*

Ainsi donc tu te maries ?

JEAN, *montrant Afra.*

C'est elle qui m'a demandé pour me marier avec.

JOUBERT.

La mode retournée.

AFRA.

Oh !... parce que mo noire, mo, quant même ben savoir aimer et li aussi ben aimer négresse !

JEAN.

Oui, s'tu, patronne.

LE MISSIONNAIRE.

A quand la noce ?

JEAN.

Je faux seulement attendre mes papiers.

AFRA.

Oui, mais si papiers pas vite vinir, nous pas attendre eux, dis ?... (*Signe affirmatif de Jean.*) Toi gentil !

JEAN.

Alléie, vous allez me faire tout t'honteux.

LE MISSIONNAIRE, *à Joubert.*

Vous voyez, cher capitaine, que la joie a élu domicile ici et qu'il vous est permis de partir sans la moindre crainte.

JOSÉ.

Et puis, nous avons de quoi satisfaire, et au delà, ceux qui viendraient nous déranger.

JOUBERT.

Voilà une bonne et fière parole. A la bonne heure!

JOSÉ.

En votre absence, mon capitaine, le père est toujours là.

JEAN.

Quansque le père est avec nous autres, on n'a pas peur, stu!

AFRA, *câline.*

On n'a pas peur, stu!

LE MISSIONNAIRE.

Vous avez raison de compter sur moi, mes enfants;... mais le temps passe et nous avons des préparatifs à faire.

JEAN.

A t'ta l'heure.

TOUS.

A tantôt, père!

LE MISSIONNAIRE, *à Joubert.*

Venez-vous voir si notre blessé est bien installé!

JOUBERT.

Allons, je partirai rassuré ! L'esprit de ces braves gens est excellent.

Tous deux sortent par la porte de la Mission, tandis que les autres sortent de différents côtés.

SCÈNE VI.

AFRA, JEAN.

AFRA.

Ben égal ! mais quand mo pitite, mo jamais penser devinir femme d'un blanc.

JEAN.

On sait voir des choses plus drôles comme ça.

AFRA, *l'empêchant d'essuyer la table et d'autorité lui reprenant le torchon.*

Quek ti faire là ! Laisser don ça !... Mo épouser blanc pas si drôle ?... Pas drôle pou to, mais pou mo, qui avoir toujou si grand'peur !... Tiens ! ti pas croire, mais y a des moments que mo comprendre pas que to devinir mari blanc de pitite Afra.... Ça être ben vrai ?... Dis encor ?... To pas rougir avoir épousé négresse ?

JEAN.

Est-ce que vous tenez le fou avec moi ?... Pourquoi c'que je viendrais rouge, do ?... Tout de même, quansque je veux, je sais faire ça ;... mais vous... sayez une fois ?... Ça, tu sais pas, est-ce pas ?

AFRA, *riant.*

To ben aimer mo toujou ?...

JEAN.

Mo ça vous savez, lieveke !

AFRA.

Lieveke !... soit ; mais mo aimer tant to, mo aimer to comme canard aimer eau du grand lac... *(L'empêchant d'ôter les verres.)* Laisser don ça là, ça pas ton affaire.... To le reprocher jamais, ben sûr !

JEAN.

Quoi ?

AFRA.

Mo négresse !

JEAN.

Tu ne le fais pas en exprès,... c'est pas vot' faute.

AFRA.

Ça ben sûr.

JEAN.

Et puis, ça peut sanger.... On sait pas savoir.

AFRA.

Oh ! non, li cheveux seuls li devinir blancs, mais figure rester toujou noire.

JEAN.

Ah bien ! à c't'heure, je suis venu presqu'aussi noir comme toi ; et si vous l'aviez vu comme mon figure il était blanc et si fraîche comme une rose,... à c't'heure regardéie. Je suis si culotté comme une vieille pipe du capitaine.... C'est presque la même chose comme vous.

AFRA, *l'empêchant de ranger les chaises.*

Laisser ça.... To dire tout ça parce que to bon ; mais parents de to, là-bas, à Bruxelles, li pas aimer Afra !...

JEAN.

Och! c'est pas des gensses fiers!... Et j'ai seulement que mon frère et mon sœur. Mon frère, il est cron et mon sœur, il est si louche comme un schele vische.... Son z'yeux y sont toujours pour se disputéie, force qu'ils viennent l'un conte l'aute.... J'ai leur écrivé comme vous avez été si bon pour Yan. C'est des bons fieux, et quansque nous aut' on arrivera, ça sera kermesse.

AFRA.

Ça sera kermesse!... Ah! mo ben heureuse. (*Lui ôtant le balai des mains.*) Quek to faire encor à présent?... Comment to appiler ça?

JEAN.

Une brosse pour balayéie.

AFRA.

Ine brosse pour balayéie!... Oh, comme to ben parler,... savez-vous.... Pourquoi père Vyncke pas parler ben comme to?

JEAN.

Och! ça est trop long pour expliquéie. A Bruxelles, c'est moi apprendre pour parler français sur l'école et le père, lui, il a appris seulement pour chanter dans l'église avec une aut' langue que je comprends pas,... ça est le latin, comme on dit. (*Il veut reprendre le balai à Afra.*)

AFRA.

Ah! (*A part.*) comme li ben parler. (*Retenant le balai.*) To pas faire ça; blancs, li pas balayéie.... To pas connaître usages.

JEAN.

Och !...

AFRA.

To encor avoir préjugés ! Chut !... Écoute... l'Angelus.

On entend sonner l'Angelus. Afra s'arrête et se signe, pendant que Jean se décoiffe en courbant la tête. Tableau de Millet.

JEAN, AFRA, *sur le dernier coup.*

Amen.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NÈGRES, NÉGRESSES, JOSÉ, KAMRA, PIERRE, puis ZAÏDA, TEBDA, SANDILI.

Tous arrivent joyeux et sautant sur la scène.

KAMRA.

Grande et bonne nouvelle : trois des nôtres qui viennent d'aborder. On les amène en triomphe. (*A José.*) Et toi, sais-tu qui est du nombre ?... Celle que tu aimes !

JOSÉ.

Tebda ?

KAMRA.

Ta fiancée, oui. Mais Tebda n'est pas seule, Sandili ainsi que Zaïda l'accompagnent.

TOUS, *surpris.*

Zaïda ?...

AFRA, *interrogeant.*

Li femme aimée di Kaduna, roi cruel ?

KAMRA.

Elle aussi l'abandonne !

Entrée de Zaïda, Tebda, Sandili et de noirs des deux sexes, qui font cortège, joyeusement.

JEAN.

Ça est une chance.... Noch trois, qui ont su faire schampavie.

On entoure les nouveaux arrivés.

JOSÉ, *attirant Tebda.*

Tebda, toi,... toi que je désespérais de revoir!... Mais comment t'es-tu enfuie ?

TEBDA.

C'est Zaïda qui a demandé à Sandili de lui faire traverser le lac, pendant la sieste du roi. On n'a pas osé l'éveiller pour le prévenir. Vous savez ce qu'il en peut coûter d'interrompre son sommeil !

AFRA.

To, Zaïda, tout braver pou vinir.

ZAÏDA, *qui est restée muette et concentrée.*

Moi.

KAMRA.

Le roi sera furieux.

ZAÏDA.

Oui.

AFRA.

Mais ici, to rien craindre. Oh !... to tout trisse, tout troublée, tout inquiète. Quek to avoir, Zaïda ?

KAMRA.

A la Mission, tu n'as que des amis, même parmi les blancs! N'est-ce pas, Jean?

JEAN.

Nous aut', on est des amis et on va tout faire quoisqu'on sait pour qu'on est camarade ensemble.

ZAÏDA.

Merci.

AFRA, *bas.*

To pas croire que blancs pas aimer noirs. Celui qui vinir de parler à to, mo être bientôt sa femme. Avé li, mo ben sûr toujours contente!...

ZAÏDA.

Et le Missionnaire?

AFRA.

Le père Vyncke?... To li connaître pas?

ZAÏDA.

Si, ce matin, je l'ai aperçu lorsqu'il est venu voir Kaduna.

AFRA.

Comme to trembler pou dire ça.... To pas peur. (*Avec un signe d'appel.*) Kamra! n'est-ce pas père, li bon, li doux avè nous!

KAMRA.

Ah! oui, bon, indulgent.

AFRA.

Li commande jamais. Li donner conseils. Quand

vouloir écouter li, sans rigarder, c'est comm' un nègre qui parléie,... est-ce pas Jean?

JEAN.

Un nègre?... Allo do! Les nègres y sait pas parléie latin.

KAMRA.

Tous, nous l'aimons bien, je t'assure, Zaïda.

ZAÏDA, *émue.*

Vous l'aimez?

AFRA.

Comme li aimer nous. To aussi aimer li tout de suite.

ZAÏDA.

A condition de me convertir.

KAMRA.

Tu n'es pas forcée.

ZAÏDA, *surprise.*

Ah!... On dit là-bas...

AFRA.

Des mensonges, pou empêcher to vinir.... Mais, ti verras, ti verras.

KAMRA.

La seule chose qu'il veuille, au contraire, c'est qu'on se convertisse librement. On va aux instructions si l'on veut, on assiste aux cérémonies dans la chapelle, c'est si beau!

AFRA.

Ti verras, Zaïda, ti verras, mo dire à to?

KAMRA.

Et le jour où l'on se déclare décidée, il n'est pas dit pour ça que ce soit fait.

ZAÏDA.

Pourquoi?

AFRA.

Parce que devoir ben réfléchir, et li père questionner pour voir si tout ben comprendre.

ZAÏDA, *plus surprise.*

Ah!

KAMRA.

Qu'est-ce que tu croyais donc?

ZAÏDA.

Je croyais qu'on forçait à recevoir le baptême, qu'il fallait obéir aveuglément et subir des épreuves... terribles.

AFRA, *riant aux éclats.*

Farceurs, dire à to des contes, Zaïda. Personne être baptisé quand li pas vouloir.

KAMRA.

Rassure-toi donc, on va t'installer à la Mission.

ZAÏDA, *vivement.*

Ah! j'y entrerai, je serai admise dans les bâtiments, avant d'être baptisée?

AFRA.

Bin sûr! Où to aller, puisque to pas avoir parents

ici. Toi què faire, si to pas savoir travailler pou gagner manger?

KAMRA.

C'est ce que t'enseignera la religieuse, sœur Gudule. Tu choisiras la besogne qui te plaira le mieux.

ZAÏDA.

Mais, on est là, comme enfermée?

AFRA.

Jamais. Nous aller, nous vinir; ici, tout le monde libre et content.

ZAÏDA.

Et quand voit-on le Missionnaire?

AFRA.

Quand vouloir li voir.

ZAÏDA.

On l'approche?

KAMRA.

Sans difficulté.... Pourquoi?

ZAÏDA, *troublée.*

Je ne sais pas; je demande.

AFRA.

Tiens, li voilà.

ZAÏDA, *à part.*

Que va-t-il penser de me voir ici?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE MISSIONNAIRE.

LE MISSIONNAIRE, *venant de la Mission.*

De nouveaux enfants nous arrivent, dit-on ?

AFRA, *montrant Zaïda, Tebda et Sandili.*

Li voilà, mon père.

JOSÉ, *présentant Tebda.*

Ma fiancée.

LE MISSIONNAIRE.

Tebda ?

TEBDA.

Le père sait ?

LE MISSIONNAIRE.

Le pauvre garçon t'appelait si souvent de ses vœux ! (*A Sandili.*) Toi, ne t'ai-je pas déjà vu ce matin, mon ami ?

SANDILI.

En effet, à la tente du roi.

TEBDA.

Mais, nous ne sommes pas seuls, nous deux. (*A Zaïda.*) Zaïda, approche. (*Zaïda résiste.*)

SANDILI, *l'attirant.*

Approche donc, Zaïda.

LE MISSIONNAIRE.

Laissez-la. Ce n'est pas moi, j'espère, qui t'intimide,

mon enfant ?... Au fait, toi aussi, il me semble, tu étais là, pendant l'audience que m'a accordée Kaduna.

AFRA, *entraînant Zaïda.*

Avoir pas peur, mo ti dire, li pas méchant.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, Joubert

Le Missionnaire.

Venez, mon cher capitaine.

ZAÏDA, *troublée, à part.*

Lui!... je l'avais oublié!

Le Missionnaire.

Voici de nouvelles recrues.

JOUBERT, *frappé, à part.*

Zaïda!... Que signifie cela?

ZAÏDA, *à part.*

Il se méfie.

Le Missionnaire, *aux nouveaux arrivés.*

Vous avez bien choisi votre jour, c'est fête ce soir à la Mission; vous y prendrez part, n'est-ce pas? Les relations n'en seront que plus promptes et faciles à s'établir. (*A tous.*) Voyons ne vous manque-t-il rien?

Kamra.

Rien, mon père, l'arbre de Noël est complètement arrangé, il ne nous reste plus qu'à suspendre ici quelques lampions.

LE MISSIONNAIRE *remontant avec eux.*

C'est parfait !

Pendant ce qui suit, tous, sauf le Missionnaire Joubert et Zaïda, suspendent dans le fond du théâtre des lampions allumés.

JOUBERT, *s'approchant de Zaïda qui est restée au premier plan.*

Je ne m'attendais pas à te rencontrer ici.... Est-il survenu quelque dissentiment entre Kaduna et toi ?

ZAÏDA, *bref.*

Aucun.

JOUBERT.

Et tu le quittes ?...

ZAÏDA.

Tu le vois....

JOUBERT.

Cependant quand je t'ai parlé du roi, ce matin, tu m'as répondu fièrement : Je suis sa plus humble servante et la plus attachée.

ZAÏDA.

C'est la vérité.

JOUBERT.

Alors je ne devine pas la raison de ta présence à la Mission.

ZAÏDA.

Eh, t'ai-je demandé, moi, le motif de ta visite à mon maître ?

JOUBERT.

Je l'ai donné devant toi.

ZAÏDA.

Tu n'en cachais pas un autre ?

JOUBERT.

Que supposes-tu ?

ZAÏDA.

Rien.... Peux-tu en dire autant à mon sujet ?

JOUBERT.

Ma foi,... non ! Tu as de bons yeux, je l'avoue.... Ce que je ne comprends pas, m'inquiète.

ZAÏDA, *avec raillerie hautaine.*

Et tu me fais l'honneur de te défier de moi ?... Ah ! ne mens pas, je l'ai lu dans ton premier regard, tout à l'heure, là, en m'apercevant !... (*Indifférente.*) Libre à toi !... (*Railleuse, regard discret.*) Mais, d'où te vient tant d'humilité, homme blanc, que toi, qui te prévaux de la supériorité de ta race, tu sembles redouter une humble fille de la mienne ?... Si j'avais des desseins hostiles, que pourrais-je, dis-moi, au milieu de vous, si nombreux et si forts ? Détourner mes amis, les soustraire à votre influence ?... Que feraient mes paroles, contre les intérêts par lesquels vous avez su les attacher à votre fortune ?... Prends garde, du moins, de me donner de l'orgueil !

JOUBERT.

Railler n'est pas répondre.

ZAÏDA.

Suis-je devant mon juge ?

JOUBERT, *avec un mouvement pour s'éloigner.*

Au fait, non, tu es libre; je n'ai pas le droit de t'interroger.

ZAÏDA, *autre ton, le retenant.*

En ce cas, écoute; puisque je suis libre, je réponds librement. Le Missionnaire est venu après toi, ce matin, au campement de Kaduna, il a dit...

JOUBERT.

Je sais ce qu'il a dit.

ZAÏDA.

Eh bien! je suis venue voir ce qu'il en est de la prospérité de ceux qui nous ont abandonnés pour le suivre; s'il est vrai qu'on soit indépendant et heureux près de lui, si sa religion est plus divine que la nôtre. Mais si, malgré sa parole et la tienne, ma curiosité est coupable, je suis en ton pouvoir, traite-moi en espionne et punis-moi.

JOUBERT.

Te punir?

ZAÏDA.

Tu le peux. (*Sententieuse.*) Nous sommes élevés de façon à ne pas faiblir ni devant la douleur, ni devant la mort.

JOUBERT, *avec une nuance de passion.*

Sois en paix.... Ta curiosité n'a rien de coupable envers nous. Regarde, examine à ton gré; mais dis-moi : si tu reconnais l'exactitude de ce qu'on a affirmé devant toi; si la prospérité et l'indépendance des réfugiés sont réelles; si nous adorons le vrai, le seul Dieu, que feras-tu?

ZAÏDA.

Que sais-je?

JOUBERT.

Tu te convertiras,... tu nous resteras ?

ZAÏDA, *intimidée.*

Tu en demandes trop!... Es-tu mon ami, pour prétendre connaître mes intimes pensées?... Pourquoi t'ouvrirais-je mon cœur ?

JOUBERT.

C'est juste. Eh bien! si je t'ai froissée, Zaïda, je te demande pardon.

ZAÏDA, *très troublée.*

Toi,... tu?...

JOUBERT.

Veux-tu me donner la main ?

ZAÏDA, *après un élan aussitôt réprimé.*

Non!... Ah! non! jusqu'à votre intérêt, tout me fait peur en vous. Je t'en conjure, laisse-moi ! (*Elle remonte vers les autres.*)

JOUBERT, *à part.*

Fille étrange!... Que peut-il y avoir sous ces éclats farouches ?

LE MISSIONNAIRE, *examinant la guirlande de lampions.*

Ce sera magnifique.

SCÈNE X.

LES MÊMES, SŒUR GUDULE.

GUDULE.

L'heure de l'office approche !

JOUBERT, *attirant le Missionnaire à part.*

Je vous demande pardon, mon brave père, de revenir sur la vague inquiétude dont je vous ai déjà entretenu.

LE MISSIONNAIRE.

Parlez !

JOUBERT.

Cette jeune fille qui vient d'arriver,...

LE MISSIONNAIRE.

Zaïda ?

JOUBERT.

Oui. Savez-vous quelle était sa situation auprès de Kaduna.

LE MISSIONNAIRE.

On m'en a dit quelque chose. Il l'aurait recueillie et lui aurait fait une place spéciale dans son intérieur, pour ne pas dire sa cour.

JOUBERT.

Pourquoi l'abandonnerait-elle ?

LE MISSIONNAIRE.

Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?

JOUBERT.

Cela ne la met pas en suspicion à vos yeux ?

LE MISSIONNAIRE.

Serait-ce bien juste?... Elle vient ; nous la recevons et je n'en cherche pas davantage. On verra ce qu'il en résultera.

JOUBERT.

Vous savez qu'elle est un peu magicienne?...

LE MISSIONNAIRE, *souriant.*

Grand bien lui fasse! Mais je suis tranquille sur l'effet de ses conjurations.... Eh! cher capitaine, le diable ne me fait pas peur; qu'il vienne, je ne serais pas fâché de le voir à la fin,... et je le recevrais avec tous les égards qui lui sont dus. C'est mon métier.

JOUBERT.

Toutefois, mon père, observez cette jeune fille, une fois admise à la Mission, surveillez-la au besoin.

LE MISSIONNAIRE.

Allons! vous accordez trop d'importance à vos pressentiments. Que voulez-vous que cette enfant puisse entreprendre de sérieux?... Ah! n'accusons point à la légère, faisons de notre mieux et, pour le reste, abandonnons-le aux soins de la providence.... Mais, mon cher camarade, il me semble que l'arrivée de cette jeune fille a produit chez vous une certaine impression.... Vous vous intéressez tellement à elle que...

JOUBERT, *interrompant.*

Eh bien! ami, je vous l'avoue, j'éprouve pour cette jeune Zaïda plus que de la sympathie; je dirais presque de l'amour. Voilà pourquoi je crains tant qu'emportée par son fanatisme elle ne commette une faute. La demande de surveillance que je vous faisais à son sujet n'est inspirée par aucun autre sentiment, croyez-moi. J'aime mieux que vous préveniez le mal que d'avoir moi à le réprimer, surtout dans les circonstances actuelles.

On entend dans la coulisse préluder un harmonium.

GUDULE.

Vite! l'office va commencer.

LE MISSIONNAIRE.

Entrez, mes enfants, dépêchez-vous. (*Tous, avec un murmure de hâte, sortent par la porte de la chapelle.*) Et toi, Zaïda, ne viens-tu pas?

KAMRA.

Elle est un peu intimidée, dépaysée.

TEBDA.

Elle n'ose,... mais je l'entraînerai.

LE MISSIONNAIRE.

Non, non! Ne la tourmentez pas. (*A Zaïda.*) Reste si tu veux, Zaïda. Tout cela est encore bien nouveau pour toi en effet. Nul ne veut te contraindre. On te retrouvera ici pour la fête.

ZAÏDA.

Oui.

LE MISSIONNAIRE.

Passez devant, mes enfants. (*Il sort le dernier, faisant un salut affable à Zaïda.*)

SCÈNE XI.

ZAÏDA.

La nuit est venue précédemment. Pendant le silence qui suit le départ du Missionnaire, la lune se lève, éclaire vivement Zaïda, la montrant le regard dirigé vers la Mission, impassible, immobile comme un fauve prêt à s'élancer.

Si je mettais le feu pendant qu'ils sont là?... (*L'harmo-*

nium continue.)... Ils y périraient tous,... pas lui peut-être.... Et puis, le capitaine n'est pas parti,... or je n'ai rien promis de faire contre lui,... non,... non!

LA VOIX, *venant de la chapelle.*

Il est au fond du ciel, quand la pensée écoute,
Des astres résonnants jetés de voûte en voûte,
Et qu'on dirait de loin, muets, silencieux;
Et ces mille soleils soupirent leur prière
Autour de vous, mon père,
Qui régnez dans les cieux.

L'harmonium continue.

ZAÏDA, *montrant la chapelle, avec une sourde indignation.*

Et ce sont là les fils du Grand Fétiche?... Priant le Dieu des blancs!... Renégats!...

LA VOIX, *venant de la chapelle.*

Il est encore là haut des nuages, qui grondent,
Des éclats de tempête à qui les vents répondent
Par un cri solennel, un nom mystérieux.
Eh bien! ce nom qui roule au-dessus du tonnerre,
C'est le vôtre, ô mon père.

ZAÏDA, *montrant la chapelle.*

Oh! lâcheté,... les renégats!

LA VOIX, *venant de la chapelle.*

Qui règnez dans les cieux.

L'harmonium continue.

ZAÏDA, *très troublée.*

...C'est fini!... Déjà!... Qu'ai-je donc?... C'est par là que ce prêtre les éblouit et les subjugue!... Que d'empire sur l'âme des simples!... Ah! qu'ils savent séduire....

La Voix, *venant de la chapelle.*

Ici bas la montagne avec ses chevelures.

Zaïda, *avec satisfaction.*

Non!... ce n'est pas fini! (*Elle fait quelques pas vers la porte de la chapelle, puis, tout à coup, se reculant épouvantée.*) Ah! je ne veux pas, non,... je ne veux, je ne peux pas!...

La Voix, *venant de la chapelle.*

La forêt sans clartés, le fleuve sans souillures,
L'Océan qui bondit dans son lit spacieux,
Tout, ainsi que là-haut, tout sur la terre entière
Murmure notre père,
Qui régnez dans les cieux (1).

L'harmonium continue.

Zaïda, *qui pendant ce dernier couplet s'est montrée en proie à une émotion violente, s'est approchée lentement de la porte de la chapelle. Elle est sur le point de se mettre à genoux lorsque la voix se tait; après un moment d'hésitation se redressant, très animée.*

Ah! misérable que je suis,... vais-je donc trahir,... me parjurer?... Aussi faible et lâche qu'eux tous, vais-je fouler aux pieds mes croyances et mon serment?... Non! non! ce n'est qu'une surprise; je m'y habituerai.... J'ai promis?... Ah!... ce prêtre!... Il ne m'a rien fait cependant!... à moi, non! Mais qui suis-je moi!... Il outrage mes Dieux, et je les vengerai!... J'ai promis!

La musique cesse. Longue rumeur animée et joyeuse, précédant la rentrée des fidèles.

---

(1) Cette poésie d'Ed. Turquéty, sous le titre : *Hosannah!* mise en musique avec accompagnement de violoncelle, harmonium et piano, se trouve dans le *Recueil de vingt-cinq morceaux de chant* de M. Ed. Michotte, édité par Flaxlaud, à Paris.

SCÈNE XII.

ZAÏDA, JEAN, AFRA, TEBDA, PIERRE, JOSÉ, KAMRA, SANDILI, NÈGRES, NÉGRESSES, BLANCS, puis LE MISSIONNAIRE.

TOUS, *rentrant pêle-mêle en traînant un arbre de Noël illuminé, au milieu de la scène, au fond.*

L'arbre de Noël ! l'arbre de Noël !

Petit divertissement.

Jean et Afra servent des rafraîchissements. Des musiciens rustiques prennent place. Puis Afra prenant Jean par la main et se mettant à la tête de la farandole entraîne les autres à sa suite. Zaïda reste seule à gauche de la scène.

JEAN, *poseur, au premier plan.*

Sur la rue Haute. une mam'zelle
Voudrait sûr pas se marier
Contre un néguer qui voudrait d'elle ;
Là-d'ssus faut tous un' fois danser !

On danse.

Au Congo, c'est juss' le contraire :
Un' négresse veut m'épouser,
Et moi, fisque, je m'laisse faire ;
Là-d'ssus faut tous un' fois danser !

On danse.

Comm' ça tu vois que dans l'Afrique
Ceuss' qui veulent se marier
R'gard' pas si près comme en Belgique ;
Là-d'ssus faut core un' fois danser ! (1)

On danse.

---

(1) Ces paroles sont écrites sur l'air de la ronde dansante du RETOUR DE LA FERME. (*Vive la petite Jeannette !*) Voir la CLEF

Pendant chacun des couplets la ronde s'arrête pour reprendre ensuite. La danse est interrompue par une sonnerie de clairons précédant l'entrée de Joubert et de ses soldats. Tous s'arrêtent pour les recevoir.

LE MISSIONNAIRE, *entrant par la Mission.*

Un moment d'arrêt, amis, voici le capitaine qui vient nous faire ses adieux, avant de se mettre en route.

ZAÏDA, *à part.*

Il part!...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, JOUBERT, SOLDATS.

JEAN, *à Afra.*

Patronne, est-ce qu'on veut core une fois verser à chaque un streep pour eux s'en alléie?

AFRA.

To être ben maître.

KAMRA.

Nous, toutes!

LE MISSIONNAIRE, *à Zaïda.*

Et toi Zaïda?... Allons! fais comme les autres, mon enfant.

Zaïda prend une calebasse et un gobelet.

JOUBERT.

Est-ce pour moi, Zaïda?

DU CAVEAU. 4e édition, p. 477, n° 1990. Ad. Weissenbruck, éditeur à Bruxelles.

Zaïda.

Si tu veux. *(Elle verse, et présente le gobelet à Joubert.)*

Joubert, *avant de prendre le gobelet.*

Un des anciens usages flamands est qu'avant d'offrir une boisson, celle qui la présente y trempe les lèvres.

Zaïda.

Soit !

Le Missionnaire.

A la bonne heure !

Jean, *plaisamment.*

Prenez garde ! le capitaine il va savoir vot'pensée.

Zaïda s'arrête de porter le gobelet à sa bouche et l'écarte ostensiblement d'elle.

Joubert.

Crains-tu donc que je la connaisse ? *(Zaïda boit une gorgée et présente le gobelet au capitaine qui le prend et l'élève.)* A toi, Zaïda ; à vous tous ; à l'affranchissement de l'Afrique ; à la liberté !

Tous.

A la liberté !

Le Missionnaire, *élevant son gobelet.*

A notre chère patrie absente ! A celle qui est ici de cœur avec nous à travers l'espace ! A la Belgique !

Tous.

A la Belgique !

Rideau.

TROISIÈME ACTE.

Une salle de la Mission. — Porte au fond. — Une fenêtre. — Tables. — Sièges. — Bibliothèque avec quelques volumes et registres. — Quelques meubles transportables. — Un escalier donnant accès à une chambre : le cabinet du Missionnaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUDULE, puis GUÉZO.

SŒUR GUDULE, *plaçant sur la table des registres qu'elle prend dans les rayons de la bibliothèque.*

Ne manque-t-il rien ? (*Voyant entrer Guézo, le bras en écharpe.*) C'est vous, Guézo. Vous sentez-vous remis maintenant ?

GUÉZO.

Tout à fait, ma sœur.

GUDULE, *montrant un registre dans la bibliothèque.*

Pouvez-vous de votre bras libre me passer ce registre ?

GUÉZO.

Parfaitement. (*Il prend et apporte le registre.*)

GUDULE.

C'est pour l'enregistrement du mariage d'Afra avec Jean. Le père achève de leur donner la bénédiction Êtes-vous entré dans la chapelle ?

GUÉZO.

Il n'y avait plus de place.

GUDULE.

En ce cas, vous ne pouvez me dire si Zaïda a assisté à la messe nuptiale. Elle est toujours bien intimidée, cette enfant.

GUÉZO, *inquisiteur.*

Est-elle déjà baptisée ?

GUDULE.

On ne lui en parle pas.

GUÉZO, *même jeu.*

Elle suit pourtant les instructions.

GUDULE.

Il faut lui rendre la justice qu'elle écoute docilement. Il faut la pousser un peu, pour qu'elle ose formuler ses objections. Toutefois, son éducation première semble toujours avoir le dessus.... N'était-elle pas un peu prêtresse, chez vous ?

GUÉZO.

Son âge ne le permettait pas encore. Mais sa tante, qui était magicienne, l'a élevée et lui a enseigné les pratiques de la sorcellerie.

GUDULE, *souriant.*

Magicienne !... On croit vraiment à la magie dans le pays du roi Kaduna ?

GUÉZO.

N'en riez pas, ma sœur !

GUDULE.

Par ce moyen avez-vous vu opérer des prodiges ?

GUÉZO.

Pas moi. Mais les vieux en ont vu, eux !... Ils le racontent !... Ça fait frémir !

GUDULE.

Quoi donc ?... Ressusciter des morts ?

GUÉZO, *avec intention.*

Ah ! ça ne les embarrasse pas, les magiciennes ; pas plus que de faire mourir des vivants.

GUDULE.

Pas plus, pas plus !...

GUÉZO.

Vous n'en croyez rien !

GUDULE.

Dans ces choses-là, voyez-vous, Guézo, il est sage de ne croire que la moitié de ce qu'on dit ! Je crois, toutefois, hélas ! qu'elles ont pu, trop souvent, ôter la vie à plus d'un qui se portait bien avant d'avoir affaire à elles.

GUÉZO.

Qui peut l'un, peut l'autre.

GUDULE, *ironique.*

Pour mener de vie à trépas, elles usent de breuvages

qu'elles sont habiles à composer, tandis que pour rendre l'existence à qui l'a perdue, ce n'est pas aussi expéditif. Allons! mon ami, ce sont-là des superstitions dont, j'espère, votre séjour à la Mission vous débarrasera.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TEBDA.

TEBDA.

Ah! la belle cérémonie, ma sœur.

GUDULE.

L'office est terminé?

TEBDA.

J'en arrive. Tenez, j'en ai pleuré. Et pas toute seule! Le père a dit de si belles choses! La pauvre Afra pleurait et riait en même temps. Elle est si fière de devenir la femme d'un homme blanc!

GUÉZO, *à part.*

Folle!...

GUDULE.

La couleur ne fait rien, ma chère fille. Ce qui vaut, ce qui compte, c'est que Jean est un excellent garçon.

TEBDA.

Ainsi, les voilà unis à jamais, c'est fini!

GUDULE.

C'est fini! Dieu les a unis pour toujours et la mort seule pourra les séparer. Il ne reste plus qu'à signer les registres.... Viennent-ils?

TEBDA, *un peu mélancolique.*

Bientôt. Il y a tellement d'amis qui les félicitent, qu'ils sont arrêtés à chaque pas.... Ils sont bien heureux, eux!

GUDULE.

Comme tu dis cela, chère amie?

TEBDA.

C'est qu'il y a un grand repas de noces au cabaret des nouveaux époux et puis un bal,... car on dansera ma sœur!

GUDULE.

Eh bien! ton tour approche; pourquoi as-tu le cœur gros?

TEBDA, *triste.*

Je ne puis être de la fête moi.

GUDULE.

N'es-tu pas invitée?

TEBDA.

Oui, mais n'est-ce pas mon tour de service auprès du père?

GUDULE.

Bah! le père t'en dispensera.

GUÉZO, *insinuant.*

Du reste, tu pourras peut-être te faire remplacer.

TEBDA.

Par qui?

GUÉZO, *même jeu.*

Zaïda, par exemple?

TEBDA.

Zaïda ?...

GUDULE.

Tu pourrais toujours le lui demander.

TEBDA.

Si elle est de la noce...

GUDULE.

Elle ne connait guère Afra ni Jean, aussi s'ils l'ont invitée, je doute qu'elle ait accepté ; d'autant plus qu'elle semble éviter les éclats de gaîté. C'est un esprit songeur, qui se plait à l'écart et dans le silence.

TEBDA.

A près tout, je ne risque rien en demandant à Zaïda de me remplacer. Près de Kaduna, elle m'était supérieure ; le roi la plaçait au-dessus de nous ; mais à la Mission...

GUDULE.

Vous êtes toutes égales. Cependant il peut lui rester quelque idée de cette supériorité d'autrefois ; elle est si nouvellement parmi nous. Je me charge de la commission.

TEBDA.

Que vous êtes bonne, ma sœur !

GUDULE, *souriant.*

Ne m'en complimente pas, je suis ici pour cela !

TEBDA.

Entendez-vous ; les voilà tous.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AFRA, JEAN, KAMRA, PIERRE, SANDILI, JOSÉ, NÈGRES, NÉGRESSES, BLANCS.

Ils entrent par le fond, quelque peu endimanchés, avec des bouquets et des rubans, tous un peu comiques par une naïve et sincère gaîté. Afra toute en blanc, longue robe qui l'embarrasse, couronne et voile ; pas ridicule à dessein ; ni grotesque, ni vilaine ; tricher le plus possible sur son teint pour qu'elle soit jolie.

TOUS.

Vivent les mariés!

AFRA, *par élan, à Gudule.*

Ma sœur, merci, vous qui faire mo épouser li bon blanc.... Mo, primière dire à vous : mo ben contente, merci. (*Elle lui baise les mains.*)

GUDULE, *touchée.*

Que fais-tu, chère enfant?...

TOUS.

Vive sœur Gudule!

PIERRE, *à Guézo.*

Tu ne dis rien, toi, qu'elle a soigné?

GUÉZO, *embarrassé.*

C'est que j'osais pas.

GUDULE.

Allez! si mes souhaits de bonheur sont entendus du

ciel, j'en serai toute fière, malgré mon vœu d'humilité.... Voyons, le père va monter, mettez-vous en ordre. Vous devez avoir hâte d'en finir.

AFRA, *ayant de la peine à se mouvoir, gênée par sa robe.*

Oui, car robe être trop longue,... beaucou trop longue!... Mo pas savoir marcher.

JEAN.

C'est aussi pire comme les madames du quartier Liopold, à Bruxelles. Il met aussi des robes comme ça quand il va sur le thiâtre.

AFRA, *à Jean.*

Ça être ben vrai; mo une madame.

JEAN.

Madame Yan Van Hove.

AFRA, *fière.*

Ça què joli, mo appeler Madame Yan Van Hove.

JEAN.

Yan Van Hove de Brussel, oui, patronne !

AFRA.

Appelle donc plus patronne. To qui patron maintenant! Patron établissement, patron la patronne, patron di tout, di tout!

JEAN.

Si vous vouléie.

AFRA.

Dis don plus vous, puisque to être patron.

JEAN.

Och! je vous aime si tant.

AFRA.

Ça què ben vrai?... Une négresse?

JEAN.

Quoisque çà fait que ta figure il est noire, quansque ton âme il est si blanche!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE MISSIONNAIRE.

LE MISSIONNAIRE.

On s'impatiente?

JEAN.

Oh! nous aut' on est pas si presséie.

AFRA.

Oh! non! nous aut' on est pas presséie.

LE MISSIONNAIRE.

Excusez-moi, mes amis. Mais j'ai énormément de fonctions à remplir, à moi tout seul.

SANDILI.

Si on pouvait vous aider.

LE MISSIONNAIRE.

Ça viendra! Le bon Dieu a mis sept jours à créer le monde; il est vrai que le dernier, il s'est reposé. Pour moi, il ne se lève pas souvent ce dernier! Voyons,

dépêchons-nous. Vous devez être pressés de vous mettre à table?

AFRA, *regardant Jean.*

Oh! nous aut' on est pas presséie.

LE MISSIONNAIRE.

Je n'en dirai pas autant; car je n'ai pas déjeuné.

GUDULE.

Sitôt qu'ils auront signé, on dressera votre couvert, ici, puisque vous le souhaitez.

LE MISSIONNAIRE.

Oui, mais on a tout le temps; car je dois avant cela aller bénir un palmier commémoratif de l'union d'Afra avec Jean.

GUDULE.

Pardon, mon père, encore un mot.

LE MISSIONNAIRE.

Dites, ma sœur.

GUDULE.

Tebda est invitée au repas; lui permettez-vous d'y assister, bien qu'elle soit désignée pour vous servir aujourd'hui? J'ai presque consenti en votre nom.

LE MISSIONNAIRE.

Vous avez bien fait. Je me servirai moi-même.

GUDULE.

Non, Zaïda la remplacera, je pense.

LE MISSIONNAIRE.

Tout est bien; j'en profiterai pour lui reprocher doucement son excessive réserve.

GUDULE.

Un peu d'orgueil!...

LE MISSIONNAIRE, *souriant.*

D'avoir perdu sa prépondérance à la cour de Kaduna? Où l'orgueil va-t-il se nicher? Ce n'est rien; mais elle paraît triste, inquiète. Je tâcherai de la rassurer.

GUDULE.

La voici précisément.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ZAÏDA.

LE MISSIONNAIRE, *à la table.*

Signons maintenant. Vous mon cher Van Hove ici....

Le Missionnaire les fait signer, tandis que Gudule attire Zaïda à part.

GUDULE.

Tu n'es pas des convives de l'heureuse Afra, je crois.

ZAÏDA.

En effet, ma sœur.

GUDULE.

On t'a oubliée?

ZAÏDA.

Non, non; elle-même m'a invitée.

GUDULE.

Tu n'as pas accepté?

ZAÏDA.

Je me suis excusée sur ce que je n'ai pas le cœur à me divertir en ce moment. Mais...

GUDULE.

Puisque tu ne vas pas à ce dîner, veux-tu remplacer Tebda dans son service, pour lui permettre d'y assister?

ZAÏDA.

Volontiers, ma sœur.... De quoi s'agit-il?

GUDULE.

De servir le père.

ZAÏDA, *très émue.*

Le servir?

GUDULE.

C'est fort simple. Pendant qu'il ira bénir un palmier qu'on plante en souvenir de ce mariage, tu auras à dresser un couvert ici.... (*Frappée de sa physionomie.*) Qu'as-tu donc?

ZAÏDA, *troublée.*

Saurai-je le servir?

GUDULE.

Il n'est pas difficile, ne crains rien.

ZAÏDA.

Mais encore...

GUDULE.

Crois-tu que cela t'humilierait? Je m'en chargerais en ce cas.

ZAÏDA, *qui se sent observée par Guézo, qui s'est rapproché d'elle.*

Non, non, ma sœur. C'est dans la crainte d'être insuffisante que j'hésite.

GUDULE.

Tu es trop modeste.... Les mets sont tout préparés, vois-tu, et quant à la boisson...

ZAÏDA, *plus troublée.*

La boisson ?

GUDULE.

Le père ne boit que de l'eau.

ZAÏDA, *intimidée par le regard de Guézo.*

Je le servirai, ma sœur.

GUDULE.

Bien.

ZAÏDA, *à part.*

Qu'a donc Guézo à me regarder si fixement ?

LE MISSIONNAIRE, *fermant les registres.*

Ouf! c'est fini. Si vous en êtes contents, je n'en suis pas fâché non plus. Maintenant Afra donne le bras à ton mari, et ensemble ouvrez la marche. (*Tous sortent avec un murmure de satisfaction qui va en s'affaiblissant. — Marche par l'orchestre — Guézo monte furtivement l'escalier et sort par le cabinet du Missionnaire.*) — (*A Zaïda.*) C'est donc toi qui remplace Tebda ?

ZAÏDA.

Si vous le permettez.

LE MISSIONNAIRE, *plaisamment.*

Comment donc !... (*Sortant.*) A bientôt.

SCÈNE VI.

SŒUR GUDULE, ZAÏDA.

GUDULE.

Tout à l'heure tu paraissais troublée, Zaïda. Je crains presque d'être indiscrète en t'en demandant la raison.

ZAÏDA, *s'animant.*

Vous?... Jamais ma sœur. Vous! je vous ai vue près des malades, des affligés. Vous,... ah! je vous admire et je vous aime. (*S'interrompant.*) Laissez-moi vous le dire, c'est un besoin que j'éprouve, une joie que je désire satisfaire. Je sais à peine comment vous vivez en Europe, je ne sais presque rien de votre religion; mais je sais que vous êtes d'une famille riche et grande; qu'il n'aurait tenu qu'à vous de rester dans votre pays, d'y tenir un rang élevé et peut-être, en vous mariant, d'arriver aux plus grands honneurs; mais fascinée par un idéal, guidée par une haute générosité, vous avez tout quitté, richesse, parenté, et relations pour servir; oui, pour servir, de vos mains de grande dame, des pauvres, des faibles, des éprouvés, sans aucun souci de la fatigue, des duretés d'un climat dangereux et de mille dégoûts sans cesse renaissants!... Eh bien! je reste en extase, et si c'est votre Dieu qui sait vous inspirer cette vertu, cette abnégation héroïque et sainte, ah!... c'est si beau, ma sœur; c'est si beau! que... tout se trouble en moi.

GUDULE, *souriant.*

Eh! que parles-tu d'abnégation, chère fille! Tu m'admires? C'est trop! Mais si tu m'aimes : voilà ma récompense. Tu vois bien que je ne suis pas si désintéressée.

Va ! va ! tout cela est facile et ma force est dans un seul mot : je crois !...

ZAÏDA, *sourdement.*

Que je vous envie ! (*Avec animation progressive.*) Ah ! que votre Dieu vous épargne ces heures d'angoisse, où ce qu'on entrevoit de nouveau, ébranle la foi de l'enfance, l'entame peu à peu ; où la conscience obscurcie d'un doute poignant, déchirée, se débat entre le remords et la crainte, faute de parvenir à découvrir l'immuable vérité !...

GUDULE.

Remets-toi, Zaïda.... Repose-toi, si l'épreuve t'épuise. Les jours en succédant aux jours amèneront la paix, et la lumière se fera en toi. Allons ! mon amie, courage, bon courage, après la lutte viendra la victoire !... (*Sortant.*) Je te laisse donc le soin de servir le père.

SCÈNE VII.

ZAÏDA, *un moment anéantie, immobile, le regard fixe.*

Le moment est venu de tenir mon serment,... je ne le cherchais plus... et il me semble qu'une fatalité m'y pousse ; que tout et tous concourent innocemment à m'en fournir les moyens.... Qu'ai-je donc, que je ne ressente pas l'âcre joie que je m'étais promise ?... Qu'est devenue ma colère ?... On ne m'a pourtant pas faite chrétienne ; non, mais... suis-je encore ce qu'ils appellent une païenne ? (*Comme s'efforçant de s'en persuader et s'animant.*) Oui ! ma foi n'est pas dissipée, morte !... Leur Dieu est l'ennemi du mien. C'est le Grand Esprit qui est mon Dieu ; le seul, le saint, le vrai ! Il me possédait, il y a

quinze jours, il m'inspirait, et je suis venue, sur son ordre, afin de le venger de qui l'outrage et le brave,.. (*Intimidée.*) de ce prêtre?... (*Abattue.*) Le vrai Dieu!... Est-ce certain? (*Réagissant volontairement.*) Eh! qu'en puis-je savoir jamais! De quelle autorité révoquerais-je en doute les antiques croyances de mes pères; les croyances de toute ma race? Non! je n'examine rien; je ne sais pas,... je ne puis pas savoir! Vrai ou faux, le Grand Esprit commande, j'obéis en fermant les yeux!...

Tout en parlant elle va au buffet prendre de quoi préparer le déjeuner du Missionnaire. Guézo entre avec précaution par le cabinet du Missionnaire.

SCÈNE VIII.

ZAÏDA, GUÉZO.

GUÉZO, *bas.*

Zaïda....

ZAÏDA, *saisie, après un temps.*

Toi! approche. Pourquoi tout à l'heure ton regard cherchait-il à pénétrer ma pensée?

GUÉZO, *très simple.*

Parce que je te voyais hésiter à profiter de l'occasion qui s'offrait d'accomplir ta promesse.

ZAÏDA, *suffoquée.*

Quelle promesse?

GUÉZO.

La promesse que tu as faite à Kaduna.

ZAÏDA.

Qui t'en a donné connaissance?

GUÉZO.

Le roi.

ZAÏDA.

Et c'est lui qui t'envoie?

GUÉZO, *simple.*

Lui.

ZAÏDA.

Il me soupçonne de faiblesse?... Eh bien! s'il avait raison; si je manquais de courage?

GUÉZO, *toujours très simple, tirant son poignard.*

Est-ce vrai?

ZAÏDA, *froidement.*

Il t'a commandé de me tuer?

GUÉZO.

Oui, te poignarder si tu trahis; te faire évader si tu verses le poison au Missionnaire.

ZAÏDA.

A toi aussi, il te faut la mort de ce prêtre, qui t'a recueilli, soigné, guéri?...

GUÉZO.

Ah! tant pis! je tiens plus à ma vie qu'à la sienne.

ZAÏDA.

En quoi, ta vie est-elle en cause?

GUÉZO.

Écoute. Je n'ai pas tout dit au capitaine Joubert. S'il

est vrai que, pour avoir laissé noyer une bête du troupeau royal, je me suis sauvé dans la forêt ; s'il est vrai que, donnant dans un campement d'Arabes, ils m'ont logé une balle dans l'épaule, il n'est pas vrai qu'ensuite j'aie pu me dérober à leurs recherches. Aisément ils m'ont rattrapé, menaçant de m'achever si je ne m'arrêtais de fuir. Apprenant que j'appartenais à Kaduna, l'un d'eux m'emmena enchaîné à la tente du roi. Au premier moment, celui-ci voulut me fendre la tête, mais l'Arabe le prit à l'écart. Quand ils eurent conféré, le roi m'offrit ma grâce à condition de me rendre ici, dans le dessein que je t'ai avoué.

ZAÏDA.

Et tu as accepté ?

GUÉZO.

Je ne veux pas mourir !... Et si je te laisse épargner le Missionnaire, ils me tueront le premier, dès qu'ils auront envahi la Mission.

ZAÏDA.

Sont-ils sûrs d'y parvenir ?

GUÉZO.

Je n'en sais rien. En tous cas, c'est à toi de le leur rendre plus facile ; puisqu'en supprimant celui qui fait la force morale des convertis, tu feras tomber la résistance. (*Insinuant.*) Voyons, Zaïda, tu ne peux pas être dupe de la feinte charité de ces étrangers. Tu sais quel but de domination ils dissimulent, jusqu'à ce que se sentant les maîtres, ils répudient la douceur qu'ils affectent, pour imposer leur joug aux noirs et les ramener à une servitude générale, plus dure et plus humiliante que l'escla-

vage infligé à ceux que les négriers parviennent à capturer pour les vendre. Trop nombreux sont-ils sans doute; mais du moins la masse échappe! Ceux d'ici entendent s'assujettir toute l'Afrique. Dans les contrées lointaines où gémissent les nôtres, le mépris dont on les accable, leur permet encore de garder leur culte au fond du cœur; mais ceux-ci ont juré de renverser nos autels, de raser nos temples, d'arracher la foi de notre conscience et de nous tenir soumis et muets, agenouillés,... rampants sous la croix des chrétiens.

ZAÏDA, *s'animant.*

Ah! parle! parle! Dis-moi que la pitié pour ces blancs est un crime, une félonie sacrilège, et que nos Dieux en exigent l'extermination. C'est le Grand Esprit qui me parle par ta bouche, je l'entends! Il ravive en mon âme troublée la haine sainte, la soif de vengeance. Fais-moi honte d'une défaillance passagère!... Rappelle-moi que depuis nombres de siècles, des blancs de tous les pays du monde : Européens, Asiatiques, Américains, nous achètent comme un vil bétail, nous enchaînent, nous exploitent et nous martyrisent, achevant de nous faire périr sous le fouet lorsque nous sommes trop vieux pour travailler encore à leur prospérité, ou lorsque nous tentons de nous échapper, comme ils l'ont fait à ma pauvre mère!... Kaduna a bien fait de t'envoyer. A mon tour, je me laissais prendre à leur duplicité; gagner par leur mansuétude hypocrite. Tous frères! disent-ils. Mensonges! Et fussent-ils sincères, c'est trop tard!... La main qu'ils nous tendent est teinte de notre sang. Et si pour eux, nous sommes des esclaves, pour nous, ils restent des bourreaux!

GUÉZO.

Je te retrouve! (*A part.*) Kaduna sera content de son serviteur, grâce à moi, la cause est gagnée.

ZAÏDA.

Va ! Kaduna peut accourir avec ses guerriers, l'âme de la Mission sera éteinte quand ils se présenteront. Aide-moi. (*Elle continue d'apprêter la table, s'arrêtant brusquement.*) Le Missionnaire ne boit que de l'eau ; s'il en voit la limpidité altérée ?...

GUÉZO, *lui présentant le poignard qu'il cachait sur sa poitrine.*

Tiens,...

ZAÏDA, *après un léger recul.*

Non.... Le bras d'une femme peut être détourné. Va !... va !... je trouverai !

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LE MISSIONNAIRE.

LE MISSIONNAIRE, *souriant.*

Enfin ! Ils sont à table. (*Rumeurs joyeuses lointaines.*) Dieu me pardonne, on les entend déjà, que sera-ce bientôt ?

GUÉZO, *voulant le débarrasser de son fez.*

Ils vous empêcheront de travailler ; permettez, mon père.

LE MISSIONNAIRE, *mettant lui-même son fez sur une chaise.*

N'en prends pas la peine, mon ami.... Tu as encore besoin de te ménager. C'est pourquoi, je craignais un peu que tu ne fusses convié à cette noce.

GUÉZO.

Afra n'est pas de mon village.

LE MISSIONNAIRE, *s'attablant servi par Zaïda.*

Tant mieux pour toi qu'il en soit ainsi;... car je soupçonne qu'on n'observera guère la tempérance. Passe! On ne se marie pas tous les jours.... Mais pourvu qu'ils n'abusent pas des pièces d'artifice, ce soir; j'ai là haut, quelques munitions, et un maladroit pourrait causer de grands malheurs. J'ai oublié de les en prévenir. Au fait Guézo, tu leur feras bien la commission n'est-ce pas?

GUÉZO.

Certainement, mon père.

LE MISSIONNAIRE, *après avoir écrit un mot au crayon sur une carte.*

Tiens, prends ce mot et remets-le à Jean.

GUÉZO.

Adieu, mon père.

LE MISSIONNAIRE, *lui tendant la main.*

Va mon ami! Je ne t'offre pas de trinquer avec moi. Tu vois, ce n'est pas engageant. Cependant nous nous passerons une gourmandise aujourd'hui. J'ai tant parlé depuis ce matin que l'eau pure ne suffit pas à me désaltérer. (*A Zaïda.*) Zaïda, veux-tu bien presser une orange dans un peu d'eau sucrée?

Zaïda tressaille, puis échange un regard d'intelligence avec Guézo.

GUÉZO, *sortant, à part.*

Je puis donner le signal. Le blanc ne sera bientôt plus qu'un cadavre.

SCÈNE X.

ZAÏDA, LE MISSIONNAIRE.

Durant ce qui suit, Zaïda va au buffet y prendre une orange la coupe et en exprime le jus dans un gobelet, tout en tournant le dos au Missionnaire, qui s'assied devant la table, regardant le public. Puis elle tire de sa poitrine une petite fiole, dont elle verse le contenu dans le jus d'orange. Elle apporte le gobelet sur la table, y laisse tomber du sucre; puis, prenant une calebasse remplie d'eau, elle en verse quelque peu et remue le mélange ; après quoi, elle place le gobelet à portée du Missionnaire. Tout ceci, à agencer suivant le dialogue. Aux acteurs de régler d'après les répliques les mouvements successifs de tout le jeu de scène.

LE MISSIONNAIRE.

Laisse-moi m'applaudir de la complaisance que tu as eue de remplacer Tebda ; cela prouve que tu commences à t'acclimater parmi nous et à te familiariser avec la nouvelle condition d'existence qui t'est faite.... Tu n'as plus aussi grand peur ?

ZAÏDA.

Peur !...

LE MISSIONNAIRE, *mangeant.*

Dans les premiers jours, tu paraissais du moins fort inquiète. Tes yeux jetaient des éclats qui nous frappaient péniblement.

ZAÏDA, *évasive.*

A ce point ?

LE MISSIONNAIRE.

Tu semblais une captive, au milieu de ravisseurs de

qui tout est redoutable, dont la moindre parole cache une embûche. Qu'imaginais-tu donc?

ZAÏDA, *éludant.*

Je ne le sais moi-même.

LE MISSIONNAIRE.

Est-ce bien la vérité, Zaïda?... Je te le demande, parce que je voudrais te rassurer tout à fait.

ZAÏDA, *affectant de sourire.*

Je le suis; vous le voyez.

LE MISSIONNAIRE.

Eh bien!... j'ai une confession à te faire.

ZAÏDA, *inquiète.*

Vous?

LE MISSIONNAIRE.

Moi, oui, une véritable confession, puisqu'aussi bien j'ai manqué de charité envers toi; je n'ai pas su répudier toute défiance à ton sujet.

ZAÏDA, *inquiète, attentive.*

Ah!

LE MISSIONNAIRE.

Ne t'en affecte pas. Si je m'en accuse, c'est que je sens mon tort. Mon excuse, s'il m'était permis d'en invoquer une, c'est qu'on m'avait prévenu contre toi. On m'avait dit : « Observez cette jeune fille, surveillez-la! »

ZAÏDA, *émue, vivement.*

Qui?... Le capitaine?...

LE MISSIONNAIRE, *souriant.*

Allons, m'y voilà pris!

ZAÏDA, *attentive.*

C'est lui !

LE MISSIONNAIRE, *souriant.*

A moins de me charger d'un gros mensonge, force m'est d'en convenir.

ZAÏDA, *inquiète.*

Et, sur son conseil, vous m'avez fait observer, surveiller ?...

LE MISSIONNAIRE, *simplement.*

Doucement ! Tu vas, tu vas, beaucoup trop vite, mon enfant ! Que je me le sois promis, j'en fais l'aveu ; (*Il se lève.*) que j'aie été tenté de démêler les dispositions secrètes qu'on paraissait t'attribuer, c'est certain ; mais par moi-même, sans le secours d'autrui, sans mettre personne dans la confidence, et puis...

ZAÏDA, *redoublant d'attention.*

Et puis ?

LE MISSIONNAIRE, *prenant le gobelet que lui passe Zaïda et le mettant sur la table.*

Je n'en ai trouvé ni le temps, ni l'occasion. Au surplus, cette préoccupation latente m'oppressait; la crainte d'avoir des soupçons injustes me tourmentait. En sorte que j'ai fini par où j'aurais dû commencer, c'est-à-dire que j'ai délibérément repoussé des préventions qu'en somme rien ne légitimait. C'était bien un peu ta faute aussi.

ZAÏDA, *troublée.*

A moi ?

LE MISSIONNAIRE, *reprenant le gobelet.*

La défiance appelle la défiance, et la tienne n'était que

trop apparente. Tu te renfermais, tu te ramassais en toi-même.... Mais, encore une fois, je t'ai méconnue, Zaïda, et tu soulageras ma conscience si tu me le pardonnes.... (*Il porte le gobelet à sa bouche.*)

ZAÏDA, *avec force, douleur et vivacité.*

Et pendant que vous me parlez de pardon, savez-vous ce que je fais moi?... je vous apporte la mort!

LE MISSIONNAIRE, *effrayé, remettant sur la table le gobelet.*

Hein?

ZAÏDA, *tombant à genoux, puis accroupie, d'un ton souffrant, fébrile, égaré.*

Vengez-vous; faites-moi souffrir; prenez ma vie! C'est vrai, j'ai voulu vous tuer, je l'avais juré. Et puis... et puis... je ne sais pas. Quelque chose m'a passé devant les yeux. Conquise par votre bonté, ma conscience s'est revoltée et je n'ai plus voulu. Vous voyez bien que je n'ai pas voulu.... N'importe! appelez; qu'on m'attache, qu'on me frappe, je l'ai mérité : faites-moi mourir!

LE MISSIONNAIRE, *très calme, la contemplant.*

Ainsi, là, tu préparais froidement de quoi me faire mourir!... Que t'avais-je fait pourtant?

ZAÏDA, *agitée.*

Rien, vous,... rien,... vous ni... personne.

LE MISSIONNAIRE.

D'où te vient donc alors cet atroce courage?

ZAÏDA, *abîmée.*

Oh! ne me parlez pas. Faites-moi emmener plutôt;

conduire au supplice, je ne fuis pas; je ne demande pas grâce.

LE MISSIONNAIRE.

Pauvre âme aveugle!...

ZAÏDA.

Aveugle?... Si je l'étais! Mais maintenant je comprends : je suis infâme et je vous fais horreur.

LE MISSIONNAIRE.

Toi? Tu m'inspires de la commisération.

ZAÏDA, *interdite.*

De la commisération!

LE MISSIONNAIRE.

Relève-toi.... et va!

ZAÏDA, *se relevant.*

Où donc? (*Allant vers la table.*) Oui! Vous m'épargnez les cruautés de la torture! (*Saisissant la coupe et la portant à ses lèvres.*) Je me fais justice moi-même.

LE MISSIONNAIRE, *violemment, s'élançant vers elle.*

Malheureuse! (*Il lui arrache le gobelet des mains.*) Je te le défends! (*Calme.*) Ta vie ne t'appartient pas. (*Jetant le gobelet à terre.*) Le suicide n'est pas plus excusable que le meurtre. Ton créateur te l'interdit, et moi,... je te pardonne.

ZAÏDA, *attérée.*

Vous me pardonnez, vous que... (*Elle sanglote.*)

LE MISSIONNAIRE.

Oui, je te pardonne. Ton âme obscurcie ne soupçonne

point la joie que j'en éprouve. Mais si tes yeux se sont ouverts; ne les renferme pas, ma fille! *(Coups de feu dans le lointain.)* Qu'est-ce là ?...

ZAÏDA, *terrifiée.*

Oh! ciel!

LE MISSIONNAIRE.

Les gens de la noce commenceraient-ils déjà leurs folies?

Rumeurs lointaines, grossissant petit à petit.

ZAÏDA, *éplorée.*

Ah! malheureuse que je suis!

LE MISSIONNAIRE.

Que dis-tu?

ZAÏDA, *vivement.*

Guézo comptant sur mon serment a donné le signal de l'attaque de la Mission.

LE MISSIONNAIRE.

Lui aussi trahissait ceux qui l'ont recueilli!

ZAÏDA, *avec désespoir.*

Défendez-vous, mon père!

LE MISSIONNAIRE, *écoutant*

Attends!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, JOSÉ, PIERRE, JEAN, NÈGRES, BLANCS.

JOSÉ, *accourant, suivi de José, Pierre, Jean, quelques blancs et de nègres.*

Mon père, les possessions sont envahies. Des Arabes

bien armés, appuyés par les guerriers de Kaduna, ont surgi brusquement des bois qui nous entourent.

PIERRE.

Des munitions, mon père.

LE MISSIONNAIRE, *montrant son cabinet.*

Là!...

JEAN.

Montons les sercher en haut.

Quelques-uns gravissent l'escalier, puis reparaissent avec des fusils, des munitions.

LE MISSIONNAIRE.

Du calme surtout! Je vais avec vous organiser la résistance.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SANDILI.

PIERRE.

Le bruit cesse.

SANDILI.

Mon père, un parlementaire se présente.

JOSÉ.

A mort!

TOUS.

A mort!

LE MISSIONNAIRE.

Gardez-vous en bien! Gardez-vous de l'attaquer ou de l'insulter.

JEAN.

Parlementéie!... Est-ce que on va parlementéie avec des brigands à c'te heure ?

LE MISSIONNAIRE.

Calmez-vous, je vous en conjure.

PIERRE.

Il avilit la qualité de parlementaire. Ce n'en est pas un, c'est...

LE MISSIONNAIRE.

C'est un homme! Un homme seul et désarmé. Si on l'a laissé pénétrer jusqu'ici dans ces conditions, il est sacré. (*A Sandili.*) Où est-il?

SANDILI.

On l'amène.... Le voici.

Pendant ce qui précède, noirs et blancs faisant la chaîne portent au dehors des munitions et des armes qu'ils se passent du haut de l'escalier.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, KORAR, BLANCS.

Korar conduit par deux blancs armés paraît sans arme, les yeux bandés. Rumeur menaçante.

LE MISSIONNAIRE.

Otez-lui ce bandeau.

KORAR, *se frotte les yeux, extrême surprise en voyant le Missionnaire.*

Le Missionnaire!

Il regarde Zaïda, qu'il semble interroger des yeux.

LE MISSIONNAIRE.

Encore là, oui, prêt à t'écouter et à te répondre. Guézo s'est trop hâté de vous avertir. N'importe ! parle, qui es-tu, d'abord ?

SANDILI, *colère.*

Korar, le marchand d'esclaves.

TOUS.

A mort !

LE MISSIONNAIRE, *avec autorité.*

Silence ! (*A Korar.*) Que veux-tu ? Explique-toi sans crainte. En dépit de ta témérité, moi vivant, la qualité que tu t'arroges sera respectée. (*Avec intention.*) Nous ne sommes pas de ceux qui frappent les êtres sans défense.

KORAR.

Si je me présente ici, c'est au nom du roi Kaduna !

LE MISSIONNAIRE.

Ton maître ?

KORAR.

Mon allié.

LE MISSIONNAIRE.

Ton associé veux-tu dire, soit ! Quelles raisons invoque-t-il pour nous attaquer, après avoir signé un traité de paix ?

KORAR.

Il te reproche de détourner ses sujets.

LE MISSIONNAIRE.

C'est faux. Ses sujets viennent à nous d'eux-mêmes.

KORAR.

Tu n'as pas le droit de les accueillir. Ces hommes sont sa propriété ; c'est son bien légitime que tu lui dérobes ; lui seul en peut disposer.

LE MISSIONNAIRE.

Pour les vendre de compte à demi avec toi.

KORAR.

S'il lui plaît.

LE MISSIONNAIRE.

Du tout !... La créature humaine n'appartient qu'à Dieu.

KORAR.

En vos pays d'Europe, soit ! Mais en celui-ci, qui est le nôtre, où par surprise vous vous insinuez, il en est autrement. Au surplus, je n'ai pas à discuter avec toi.

LE MISSIONNAIRE.

En ce cas que viens-tu faire ?

KORAR.

Te dire : nous sommes en force, et le roi veut rentrer en possession de ce que tu lui as pris. A toi d'éviter l'effusion du sang. On te laisse la vie et la liberté, ainsi qu'à tous les blancs de la Mission ; on t'abandonne le territoire où tu t'es installé, et tu ne seras inquiété par personne de nous, si tu consens à restituer à Kaduna tous les noirs qui se sont soustraits à son autorité royale.

Rumeur indignée.

LE MISSIONNAIRE, *calmant de la main.*

Dis à Kaduna, ou plutôt apprends-lui, que me rendre

à son injonction serait me déshonorer, et que je me tiendrais pour le plus infâme des hommes si je livrais à sa vengeance et à ton horrible spéculation, les braves gens qui se sont groupés autour de la Mission. Dis-lui que je rougis d'entendre une telle proposition, et que s'il était capable d'en comprendre l'ignominie, je laisserais manquer d'égard à son ambassadeur. Dis-lui encore qu'il commet une imprudence, car, si par mon caractère et mon état sacerdotal, je dois maîtriser mon indignation et mon dégoût, la nation, dont le drapeau flotte sur nos possessions, ne tarderait guère à châtier son insolence, si peu que sa provocation fût suivie d'effet.

TOUS.

Hurrah !

KORAR.

C'est donc la guerre?

PIERRE.

Oui ! oui !... la guerre !

TOUS.

La guerre !

KORAR.

Prends garde ! Depuis quinze jours le capitaine Joubert est en marche. Il est temps qu'on l'avertisse, et tes courriers feront bien de faire un large détour !... Quand ils reviendront avec lui, ils trouveront le sol rasé !

Rumeurs plus violentes.

LE MISSIONNAIRE.

Crois-moi, modère tes paroles, je ne répondrais plus de ta sécurité.

KORAR.

Ton dernier mot?

LE MISSIONNAIRE.

Sans violence, reconduisez cet homme à l'endroit où il s'est présenté. Allez!...

Korar, à qui on a remis le bandeau, est reconduit par Sandili.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, moins KORAR, SANDILI.

JOSÉ.

Vos ordres, mon père?

LE MISSIONNAIRE.

Que chacun soit au poste qui lui a été assigné par le capitaine.... Faites promptement. Votre cause est sainte. En vous donnant la liberté, Dieu veut que vous la défendiez; courage, mes enfants, courage; mais soyez généreux dans la victoire.

TOUS.

Vive le père... Hourrah!

Ils sortent.

SCÈNE XV.

LE MISSIONNAIRE, ZAÏDA.

ZAÏDA.

Et moi, que puis-je?

LE MISSIONNAIRE.

Toi, tu serais l'objet de tous les excès de vengeance si tu tombais en leur pouvoir. Attends-moi ici. (*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

ZAÏDA.

Que vais-je devenir?... Je ne puis plus rien ni pour les autres, ni pour moi-même!... Le vide s'est fait tout à coup; il m'entoure, me glace et m'accable.... Mes colères d'autrefois se sont dissipées; je n'en comprends plus l'objet. Ma passion de vengeance m'étonne et me fait honte; je rougis d'avoir tant haï!... Cependant une foi nouvelle devrait remplacer celle que je répudie,... et je n'en saisis par la formule. Sans doute quand la sœur disait : je crois! ... quand ce prêtre m'a dit : je te pardonne! ... j'ai pressenti, deviné, entrevu des grandeurs magiques, des sérénités indicibles, des bontés souveraines ;... mais qui les amène à ce point de mansuétude et de vertu qui leur vaut cette paix bénie?... Je cherche, égarant ma pensée dans le ciel, à mesure plus profond, et devant cet immense mystère,... éblouie, je baisse les yeux !... Bah! il n'est peut-être pas à ma portée, et, sans but, sans visée, je suis tentée de me coucher à l'écart de tout pour y attendre la nuit,... la grande nuit qui n'a jamais d'aurore....

SCÈNE XVII.

ZAÏDA, LE MISSIONNAIRE, puis PIERRE, KAMRA, JOSÉ, AFRA, JEAN, TEBDA, SANDILI, BLANCS, NÈGRES, NÉGRESSES.

LE MISSIONNAIRE, *entrant pendant que la fusillade commence.*

Mon Dieu! donnez-nous la victoire!... Toi, Zaïda, puisses-tu racheter ta faute en nous aidant à la réparer.

Cris, tumulte au dehors. Tout à coup, la salle est envahie par Sandili, Tebda, Jean, Afra, José, Kamra, Pierre, d'autres convertis des deux sexes. Les femmes sont affolées.

LES FEMMES, *éperdues.*

Père, père! sauvez-nous?

LE MISSIONNAIRE.

Que survient-il?

JOSÉ.

La venue du parlementaire dissimulait un piège.

SANDILI.

Des Arabes, s'élançant au pas de course, ont pénétré jusqu'ici, laissant le gros des assaillants aux prises avec les nôtres à la lisière de la forêt. C'est à vous qu'ils en veulent, c'est vous, mon père, qu'ils tendent d'enlever. C'est un siège.

JEAN.

Un siège! Attends une fois. Avant qu'il sait venir jusqu'ici, on va leur montrer quelque chose!... On va parlementéie avec des fusils!... Baricadéie la porte. (*Il tire par la fenêtre.*)

On barricade la porte avec les meubles, tandis

qu'on tire par la fenêtre. Pendant ce qui suit, José monte au cabinet du Missionnaire, en rapporte un tonnelet de poudre. Grande animation.

PIERRE.

Des cartouches?

KAMRA, *distribuant des cartouches.*

En voilà.

On se succède à la fenêtre pour tirer. Les femmes chargent les armes et les passent

PIERRE.

Ah!... (*Il est blessé à la tête. Le Missionnaire le reçoit dans ses bras.*) Ils sont trop.

Zaïda panse Pierre.

SANDILI, *calme, grave.*

Mon père, nous sommes perdus.

LE MISSIONNAIRE.

Perdus!...

SANDILI, *qui regarde par la fenêtre.*

Les nôtres sont trop loin, trop occupés pour venir à notre secours.

LE MISSIONNAIRE.

Seigneur, ces malheureux retomberont-ils donc en esclavage? ..

JOSÉ, *plaçant le tonnelet de poudre au milieu de la scène.*

Jamais!... plutôt mourir.

TOUS, *se retournant avec étonnement, enthousiastes.*

Oui, oui, plutôt mourir!

LE MISSIONNAIRE, *avec force.*

Dieu vous le défend.

TOUS.

Non! non!

JOSÉ, *prenant un pistolet qu'il braque sur le tonnelet de poudre.*

A la dernière extrémité, voulez-vous que tout saute?

LE MISSIONNAIRE, *très ému.*

Je vous interdis cet acte de désespoir; je vous conjure d'y renoncer.

JOSÉ.

Être vendu, gémir sous le fouet, redevenir esclave quand on a été libre?... Non! (*Aux noirs.*) Vous l'entendez, il faut choisir : l'esclavage ou la mort!

TOUS, *enthousiastes.*

La mort!

JOSÉ, *avec rage.*

Si nous sommes vaincus, c'est le retour à la misère, à l'insulte, à l'esclavage, aux coups, à la torture, à l'abjection!

TOUS, *enthousiastes.*

La mort!... La mort!

LE MISSIONNAIRE, *éperdu.*

Au nom du ciel!...

JOSÉ, *très doux.*

Résignez-vous, mon père! Dieu nous pardonnera.

ZAÏDA, *arrachant le pistolet des mains de José.*

Donne!... (*Exaltée, visant le tonnelet.*) Commandez, j'attends le signal!...

LE MISSIONNAIRE, *avec énergie.*

Soyez courageux jusqu'au bout et ne cédez pas au désespoir. (*Aux femmes.*) Vous, femmes, priez. (*Elles se mettent à genoux.*) (*Aux hommes.*) Et nous, amis, s'il nous faut mourir que ce soit en défendant notre liberté; (*Épaulant le fusil qu'il a pris à Pierre.*) moi, je vous y aiderai. (*Il tire par la fenêtre.*)

Le tout avec la fusillade du dehors et la riposte par la fenêtre.

Rideau.

ACTE QUATRIÈME.

Clairière d'une forêt. — Bagages et armes, en tas, çà et là. — D'un côté, un enchevêtrement d'arbres abattus, de branches et de lianes.

SCÈNE PREMIÈRE.

SORINA, ETTA, NÉGRESSES.

Elles regardent du côté de la bataille. Quelques-unes accroupies pleurent. On entend la fusillade et des rumeurs très au loin.

SORINA.

Kaduna n'est donc pas encore vainqueur ?

ETTA.

La fumée des armes à feu empêche de voir. Ah ! voici quelques-uns des guerriers qui reviennent.

SORINA.

Avec eux se trouvent des blessés.

ETTA.

Qui est cette femme blanche qu'ils amènent ?

SORINA.

Quelque prêtresse de la Mission, sans doute.

SCÈNE II.

LES MÊMES, BIENNO, GUERRIERS, SŒUR GUDULE.

Les femmes se portent à leur rencontre.

SORINA.

Est-ce que c'est fini ?

BIENNO, *brusque.*

Tu entends d'ici si c'est fini. Ah ! ils se défendent bien, les convertis de la Mission. Tiens, regarde comment ils ont arrangé ceux-ci.

Entrée de guerriers blessés et de Gudule.

GUDULE, *qui soutient un blessé.*

Nous voici à l'abri, repose-toi un moment.

BIENNO.

S'il ne peut plus aller, laissez-le là et marchons.

GUDULE.

Le laisser là !... Y pensez-vous ?

BIENNO.

Si les blancs ont finalement le dessus, on ne va pas s'attarder à porter les blessés.

GUDULE.

Abandonner ces braves gens ?

BIENNO.

On aura bien assez de peine à se sauver soi-même

GUDULE.

Que deviendraient-ils ?

BIENNO.

Tant pis ! C'est la guerre, et chacun pour soi dans la déroute.

GUDULE.

Ce sont vos compagnons d'armes, vos frères, vos amis. Vous ne pouvez les condamner à une longue agonie de souffrance.

BIENNO.

Les fauves de la forêt sauront l'abréger cette nuit.

GUDULE.

Ah ! c'est épouvantable. Non ! au risque de partager leur sort, je ne les quitterai pas. Laissez-moi près d'eux, les soigner, les soulager, les consoler ou les défendre, si je puis.

BIENNO.

Vous êtes prisonnière, il faut que je vous conduise au roi.

GUDULE.

Soit, mais emmenons-les. Je ne chercherai pas à fuir. Je ne demande pas qu'on me traite autrement que vos autres prisonniers. Mais, puisque je sais panser les blessés, puisque je réponds d'en guérir quelques-uns, de calmer la douleur des autres, permettez-moi de les assister. Je fais serment de ne pas les quitter. Et vous, vous femmes, ce sont peut-être vos maris, vos fils, qui ont été frappés. Accepterez-vous qu'ils meurent sans secours, sans une parole de consolation, sans une larme de pitié ? Aidez-moi plutôt, je vous apprendrai ce qu'il faut faire pour

soulager les souffrances. Votre nombre est une garantie pour votre roi que je ne m'évaderai pas. Je vous en conjure, intercédez pour eux, pour moi, qui veux les arracher à l'horrible fin qui les menace.

Murmure approbateur des femmes.

SORINA.

Nous répondons d'elle.

ETTA.

Nous la surveillerons.

BIENNO, *à Gudule.*

Mais ne vous trompez-vous pas? Ces blessés, ce ne sont pas des convertis, des chrétiens.

GUDULE.

Ils souffrent, ils sont en danger ; qu'importe ce qu'ils sont !

BIENNO.

Ils sont les guerriers du roi Kaduna, ils vous détestent ; ce sont vos ennemis.

GUDULE.

La charité n'en connait pas !

LES FEMMES, *voyant venir.*

Le roi ! le roi !

BIENNO.

Eh bien, adressez-vous à lui !

SCÈNE III.

LES MÊMES, KADUNA, GUERRIERS.

GUDULE, *se jetant aux pieds de Kaduna.*

Roi ! ces hommes ont combattu pour toi ; le sort des

armes leur a été contraire ; leur sang a coulé pour ta cause, et ceux-ci disent qu'on va les livrer à l'horreur des bêtes, cette nuit. Roi ! je sais guérir les blessures, vaincre la douleur!... O roi Kaduna! ne me sépare pas d'eux ; ne permets pas qu'ils soient dévorés par les animaux féroces.

KADUNA.

Eh ! que veux-tu qu'on en fasse !

GUDULE.

Non ! non ! tu ne peux y souscrire ? Les vois-tu, gisant là, sans défense, écoutant dans l'angoisse approcher le pas sourd des carnassiers, voyant étinceler dans l'ombre, la prunelle enflammée du tigre et du chacal, dont la dent va dépécer leur chair pantelante ? O roi, roi!... pitié !

KADUNA.

Eh ! quoi !... une blanche, me supplier ?... Tu demandes qu'on leur épargne d'être déchirés par les fauves, soit ! *(Aux guerriers.)* Qu'on les achève !

GUDULE, *se redressant de toute sa hauteur, bien en face.*

Monstre!...

KADUNA, *interdit.*

Hein !...

GUDULE, *dans le même mouvement.*

Je leur défends de t'obéir.

Léger silence. Les guerriers, qui allaient obéir au roi, s'arrêtent.

KADUNA.

Qui donc es-tu, pour oser commander ici ?

GUDULE, *de haut.*

La servante des malheureux !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GUÉZO.

GUÉZO, *accourant.*

Maître...

KADUNA, *furieux, saisissant son poignard.*

Toi, misérable!

LES FEMMES, *bas, entraînant Gudule.*

Venez, emmenons-les.

Durant ce qui suit les femmes et Gudule, soutenant les blessés, disparaissent.

SCÈNE V.

KADUNA, GUÉZO, GUERRIERS.

GUÉZO, *courbé, craintif.*

Maître, ah! maître, qu'ai-je fait?

KADUNA.

Parle d'abord. Que viens-tu dire?

GUÉZO.

Qu'une partie de tes guerriers sont débordés, et....

KADUNA, *avançant.*

Par ta faute.

GUÉZO.

De quoi m'accuse-t-on?

KADUNA.

C'est d'accord avec le Missionnaire que tu as donné le signal de l'attaque.

GUÉZO.

D'accord avec le Missionnaire ?

KADUNA.

Afin de nous faire tomber dans un guet-apens.

GUÉZO.

Tue-moi, si tu veux; mais ne m'accuse pas de trahison. Tendre un piège? Si tu avais dû y donner seul, tu pourrais me soupçonner ; mais y pousser tant de mes frères? Non! au risque d'exaspérer ta colère, j'en conviens : c'est à contre-cœur que je t'ai obéi, mais je t'ai obéi.

KADUNA.

Tu mens!

GUÉZO.

Non, non! Si le Missionnaire était resté en vie, je n'aurais pas donné le signal.

KADUNA.

Tu prétends qu'il est mort ?

GUÉZO.

Zaïda, priée par lui de presser une orange dans un verre, y a versé le poison.

KADUNA.

Tu mens, te dis-je!

GUÉZO.

Je l'ai vue!

KADUNA.

Tu étais présent?

GUÉZO.

Je l'ai vue à travers les jointures de la boiserie. Et c'est

à ce moment que, me glissant au dehors, je suis accouru vous avertir.

KADUNA.

Pourtant j'ai vu, moi aussi! je l'ai vu, lui, tout à l'heure.

GUÉZO.

Le Missionnaire?

KADUNA.

Oui, je l'ai vu sortir du pavillon que les hommes de Korar assiégeaient et qu'ils allaient incendier, quand un flot de convertis, revenus de la première stupeur, les ont assaillis. Oui, encore une fois, je l'ai vu, entouré de quelques blancs et de nombre de mes sujets qu'il a détournés de moi, baptisés, dirigeant, lui-même, une sortie si furieuse que les Arabes ont plié. Qu'as-tu à répondre, qui ne soit un mensonge?

GUÉZO.

Si j'avais menti, si je t'avais trahi, je serais resté avec eux, j'aurais combattu dans leurs rangs, au lieu de venir affronter ta vengeance.

KADUNA, *levant son poignard.*

Alors, tu l'as cherchée!

BIENNO, *s'interposant.*

S'il dit vrai pourtant?...

KADUNA.

Vous intervenez pour un traître!

BIENNO.

Assez d'autres jonchent le sol, sans que celui-ci n'en augmente le nombre.

KADUNA.

Tais-toi, si tu ne veux pas payer pour lui.

LES GUERRIERS.

Ah!... (*Rumeur indignée.*)

KADUNA.

Faudra-t-il vous montrer que je suis le maître?

BIENNO.

Tu es le maître, à condition d'être juste. Avant de châtier Guézo, demande à Zaïda de démentir ce qu'il rapporte.

KADUNA.

Où est-elle ?

GUÉZO.

Elle était dans le pavillon, seule avec le prêtre blanc, lui servant son repas. Elle a dû en sortir avec les autres, quand les gens de Korar ont été repoussés.

KADUNA.

Zaïda n'est pas sortie du pavillon. (*A ses guerriers.*) L'auriez-vous aperçue ?

LES GUERRIERS.

Non.

GUÉZO.

Le Missionnaire a peut-être surpris son dessein !

KADUNA, *terrifié.*

Qu'en a-t-il fait en ce cas ?

GUÉZO.

Comment le saurais-je ?

KADUNA, *avec éclat.*

Ah ! s'ils l'ont fait mourir, c'est à leurs femmes et à leurs enfants que je m'en prendrai. Ils ne souffriront jamais assez pour venger le seul être que j'aie aimé. (*A Guézo.*) Quant à toi, la torture te déliera la langue, je te connais maintenant !

GUÉZO, *à part.*

Peut-être !

BIENNO.

On décidera de son sort plus tard. Mais si l'attaque a échoué, il faut préparer la retraite.

KADUNA, *emporté.*

La retraite ?... Non, non ! Il faut retourner au feu ; jusqu'au dernier, il faut... (*S'interrompant frappé du silence des guerriers.*) Eh quoi ! ne m'entendez-vous pas ?... La lâcheté vous prend-t-elle ?... (*Plus calme.*) Allons !... C'est impossible ! Vous ne pouvez renoncer à piller les trésors accumulés par les blancs ; vous ne pouvez accepter la défaite !... Mais ne vais-je pas les prier ?... Moi seul ordonne ici : marchez !

LES GUERRIERS, *sourdement, jetant leurs armes.*

Non !

KADUNA, *hors de lui, avançant en les menaçant.*

Ces lâches se révoltent ?

BIENNO, *s'interposant encore.*

Prends garde !... Oui, prends garde ! Nous avons prouvé que nous n'avons pas peur de combattre, tu ne peux nous accuser de faiblesse. Mais si la victoire nous

échappe, si le Grand Esprit se retire de nous, nous ne voulons pas nous faire tuer inutilement. Tu seras bien heureux de nous sentir à tes côtés, le jour proche ou lointain où le capitaine voudra exercer de justes représailles.

KADUNA, *outré.*

Justes! dis-tu ?...

BIENNO.

Oui, justes!... Tu les a provoquées en manquant à la foi jurée. Eh bien ! si nous sommes repoussés, songes-y : moins nous aurons fait de ruines chez les blancs, plus nous obtiendrons des conditions douces !

KADUNA.

Lâches! lâches !...

BIENNO.

Assez ! car tu nous as trompés! Nous allions soi-disant délivrer nos frères retenus en captivité par les blancs. Tu mentais ! C'était pour les vendre à Korar, qui déjà en a enlevé des centaines, que ses arabes martyrisent.

KADUNA.

Pour les punir de leur défection !

BIENNO.

Soit ! si tu ne sais pas pardonner. Mais encore une fois, prends garde !... Tu ne serais pas le premier tyran dont ses hommes d'armes se fussent délivrés.

KADUNA, *les bravant.*

Osez donc !

Grande rumeur.

DES VOIX, *venant de l'extérieur.*

Victoire ! Victoire ! Hurrah !

BIENNO.

Qu'y a-t-il ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, KORAR.

KADUNA, *très ému.*

Toi !... viens ! Ils disent que tu es vaincu.

KORAR, *arrivant.*

Vaincu ! Je t'amène un convoi de prisonniers, y compris le Missionnaire.

KADUNA.

Le Missionnaire ?

KORAR.

Au premier rang.

KADUNA.

Pris ?

KORAR.

Sans résistance.

KADUNA, *ivre de joie.*

Lui, enfin! S'il a échappé à Zaïda, il n'aura pas la même fortune avec moi. Il est l'auteur de tous nos maux ; je veux l'abattre à mes pieds !

KORAR.

Non ! non !...

KADUNA.

Tais-toi! qu'il paraisse et...

KORAR.

Et dans ta fureur aveugle, tu anéantiras la sauvegarde que le ciel t'envoie contre la vengeance des blancs.

KADUNA.

Que veux-tu dire?

KORAR.

Qu'il faut le garder précieusement en otage.... Pour racheter sa vie et sa liberté, le capitaine acceptera toutes tes conditions.

KADUNA, *frappé.*

Tu le crois?... C'est possible.

KORAR.

Mais ne le lui laisse pas deviner; car ces convertis se battent bien, je t'assure, et les chances peuvent tourner contre nous à la fin. Or, si tu sais t'y prendre, tu obtiendras que le Missionnaire leur signifie l'ordre de se rendre. Mais, garde-toi de le faire mourir! Le capitaine, à son retour, te le ferait payer de ta couronne et de ta liberté, sinon de ta vie. Qu'il soit étroitement surveillé, sa vie garantit ta sécurité !

KADUNA.

Tu as raison, Korar!...

La rumeur a grandi progressivement.

GUÉZO.

Les voici !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SANDILI, TEBDA, AFRA, JOSÉ, KAMRA, NÈGRES, NÉGRESSES, BLANCS, ARABES, puis LE MISSIONNAIRE.

KADUNA, *railleur.*

Ah! ah! voici nos renégats!... Bonjour, Sandili, bonjour, douce Tebda! En fuyant il y a quinze jours, vous ne pensiez pas que nous nous reverrions sitôt! Et vous autres, non plus.... Vous vous croyiez si forts à la Mission des blancs; ils devaient si bien vous défendre. Pourtant vous voilà revenus : je vous ai repris,... ramenés sous le joug;... je vous tiens!

Ils ont écouté sans effroi.

AFRA.

Patience!

KADUNA.

Que dit cette folle?

AFRA.

To pas chanter victoire trop vite; tout pas fini, oh! non, tout pas fini!

JOSÉ.

Non! ce n'est pas fini!

KADUNA.

Pour ceux qui combattent encore, peut-être. Mais pour vous?... Ah! pour vous, c'est bien fini, je vous le jure.

SANDILI.

Qu'importe, si l'on nous venge!

KADUNA, *arrachant un fouet des mains d'un Arabe et frappant Sandili.*

Vils animaux!

LE MISSIONNAIRE, *qui vient d'entrer entre deux Arabes, à Kaduna.*

N'as-tu pas honte de traiter ainsi tes semblables!

KADUNA.

Mes semblables, ces... (*Le menaçant de son fouet.*) Ne le répète pas, ou...

Mouvement des noirs pour défendre le Missionnaire. Coups de fouet des Arabes.

LE MISSIONNAIRE, *les calmant de la main.*

Courage et résignation, mes amis; Dieu ne nous abandonne pas.

KADUNA, *étonné.*

Quel prestige as-tu donc sur ces dupes? C'est toi qu'ils devraient maudire. C'est à toi qu'ils devraient s'en prendre de leur sort. Si tu ne les avais détournés de leur devoir, ils n'en seraient pas là! (*Aux noirs, railleur.*) Rappelez-lui donc ses promesses! Où est-elle, la prospérité qu'il faisait briller à vos yeux pour vous séduire?... Où sont cette liberté et cette indépendance qui devaient vous faire les égaux de tous les hommes, fussent-ils sultans, fussent-ils rois?... Il s'est joué de votre sottise; c'est un fourbe!... (*Au Missionnaire.*) Et toi, parle : qu'as-tu fait de Zaïda?

LE MISSIONNAIRE.

Tu m'avais envoyé une enfant fanatique, qui, pour

t'obéir, devait m'assassiner. J'en ai fait une âme clairvoyante qui déteste le meurtre et bénit les chrétiens !

KADUNA.

Elle vit ?

LE MISSIONNAIRE.

De plus, elle est libre ! Mais à ton tour, qu'entends-tu faire de ces pauvres gens ?

KADUNA.

Occupons-nous de toi d'abord.

LE MISSIONNAIRE.

Mon sort est lié au leur. Tu nous as attaqués par surprise. Nous t'avons résisté loyalement. Si tu es vraiment roi, et non un chef de bandits, tu les traiteras avec les honneurs de la guerre.

KADUNA, *indigné.*

Qui ?... Ces esclaves révoltés ?...

LE MISSIONNAIRE, *fier.*

Ils ne sont plus esclaves ! Le jour ou l'eau du baptême a purifié leur front, leur conscience s'est éclairée, et cette conscience leur dit que le Dieu au nom de qui on les a faits chrétiens, veut que tous les hommes soient libres, comme ils sont égaux devant sa justice et son infinie miséricorde !

KADUNA, *furieux.*

Tais-toi, prêtre insolent !

KORAR, *bas*

Tu vas tout perdre !

KADUNA, *se maîtrisant, avec effort.*

Crois-moi, ne me parle plus de cette vermine abjecte. (*Sur un signe de Korar.*) Mais puisque tu veux que leur sort reste lié au tien, j'y consens. Règle le toi-même.

LE MISSIONNAIRE.

Que veux-tu dire ?

KORAR.

Il dit, homme blanc, qu'il conformera sa conduite à la tienne. La bataille dure encore. Fais qu'elle cesse. Il ne tient qu'à toi.

LE MISSIONNAIRE.

Comment ?

KORAR.

D'un mot tu peux arrêter l'effusion du sang. Cela n'est-il pas digne de ton ministère sacré ?

LE MISSIONNAIRE.

Achève.

KORAR.

Écris aux tiens de mettre bas les armes.

LES NÈGRES, *protestant.*

Ah !...

LE MISSIONNAIRE, *les calmant du geste.*

A quelles conditions ?

KADUNA, *frémissant.*

Des conditions ?.... Ce troupeau de fugitifs, ces êtres dégradés, qui ont osé s'évader de mon royaume, me volant la valeur qu'ils représentent et qui m'appartient, ils auraient l'audace de me poser des conditions ?...

Des conditions à ce bétail?... Ah! tiens... si tu as la folie de les prendre en pitié, conseille-leur de se rendre à merci, en silence, repentants et à genoux!...

LE MISSIONNAIRE, *s'animant.*

Jamais! Qu'ils luttent au contraire, qu'ils se défendent à outrance, ces affranchis, dont l'âme s'est ouverte à la lumière divine! Moi, leur conseiller de mettre bas les armes, de se rendre? Ils me prendraient pour un traître et ne m'obéiraient pas. C'est qu'ils ne sont plus les esclaves d'un roi barbare et despote. Ils sont devenus citoyens d'une nation civilisée, et ce n'est pas en vain que les protège le drapeau d'un peuple libre et fier.

KADUNA, *avec un cri de rage.*

Ah! ne me brave pas!

LE MISSIONNAIRE, *de haut.*

J'ai mieux à faire, ne fut-ce que de te conseiller de te modérer toi-même, puisque, en somme, tu ne sais pas qui, d'eux ou des tiens, se rendront à la fin!

KADUNA.

En attendant je t'ai en mon pouvoir, et quand bien même les autres blancs triompheraient, toi, du moins, tu ne m'échapperas pas.

LE MISSIONNAIRE.

Tu vois, si j'en ai l'envie.

KADUNA, *violent.*

Ah! ne le prends pas de si haut! Songe plutôt à quoi tu t'exposes, si tu m'exaspères par la résistance. Tu es à ma discrétion; je puis te faire subir des tourments

ignorés dans vos climats. Si tu ne veux les endurer, sois humble et obéis!

LE MISSIONNAIRE, *très calme.*

Eh! que peux-tu contre moi?... L'insulte ne saurait m'atteindre. La douleur?... Elle me sanctifie. La mort?... En me délivrant de ma misère, elle m'ouvre une éternité de béatitude!...

KORAR, *empêchant Kaduna d'éclater.*

Prêtre, réfléchis! Tu ne serais pas seul à souffrir; tu ne serais pas seul à expirer dans la torture!

TEBDA.

Père! ne faiblissez pas. Nous supporterons tout.

SANDILI, *qui s'est baissé presque jusqu'à terre, avec une nuance de joie.*

Ah!

LES NÈGRES.

Qu'y a-t-il?

SANDILI.

Écoutez,... à l'Ouest....

KORAR.

Hein?...

SANDILI, *se relevant.*

Là bas! là bas!... C'est comme une avalanche,... des pas précipités font trembler la terre.... C'est Joubert!... Joubert, qui arrive au secours de la Mission.

KADUNA, *inquiet.*

Le capitaine!... déjà de retour!...

KORAR, *perplexe*.

Qui donc aurait pu l'avertir ?

LE MISSIONNAIRE.

Tes premiers coups de feu !... Tu le croyais parti ; mais, soupçonnant un piège, il s'est tenu à portée.

AFRA.

Mo, li ben dire : tout pas fini.

JEAN.

Non, non, tout n'est pas fini !... Le capitaine, il est un brave.

KADUNA, *furieux, aux prisonniers*.

Ne croyez pas si vite à la victoire !... Quoi qu'il advienne, je saurai régler tous les comptes ! Qu'ils tremblent ceux qui m'ont trahi ! (*Au Missionnaire.*) Oui, prêtre maudit, j'abattrai la tête de quiconque fera mine de la redresser !

BIENNO, *regardant au loin*.

Voici deux de nos guerriers qui accourent, ils amènent une femme. Ciel ! c'est....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ZAÏDA.

KADUNA.

C'est ?...

ZAÏDA, *entrant affolée entre deux guerriers*.

Moi !...

KADUNA, *avec joie*.

Zaïda !... (*Il va vers elle. Elle s'écarte de lui.*)

ZAÏDA, *éperdue, se jetant aux genoux du prêtre.*

Oh!...

KADUNA, *interdit.*

Quoi?... (*A Zaïda, qu'il a été prendre par le bras et que fiévreusement il a relevée pour la conduire sur le devant de la scène.*) Malheureuse!... (*Sourdement.*) Ils t'ont baptisée?...

ZAÏDA, *calme.*

Laisse-moi!

KADUNA, *radieux.*

Ah! dis-moi qu'ils ne t'ont pas séduite!... Et sûr de toi, je croirai à la victoire!... Ta parole enflammée animera les courages, tu lèveras l'étendard de la guerre sainte, et tous les fils du Grand Fétiche se dresseront terribles! (*Au Missionnaire.*) Alors, montant soudain comme un flot de marée, nous balayerons de la terre d'Afrique les Européens qui la souillent, et nous écraserons jusqu'au dernier des blancs sous les décombres fumants de leurs établissements impies! (*A Zaïda.*) Et ce sera grâce à toi que la race africaine, retrempée dans le sang de ses ennemis, reconquerra sa grandeur et son indépendance séculaire....

ZAÏDA, *s'écartant.*

Laisse-moi, te dis-je!...

KADUNA.

Quoi?

LE MISSIONNAIRE.

Elle ne croit plus aux dieux de son enfance!

KADUNA, *s'avançant menaçant vers le Missionnaire.*

Ah! monstre, tu l'as donc baptisée?

ZAÏDA, *l'arrêtant.*

Non!... et c'est là mon regret.

KADUNA.

Tu blasphèmes !...

ZAÏDA.

Il ne fallait pas m'envoyer chez eux!... J'ai vu, j'ai entendu, et, au moment d'accomplir le meurtre que j'avais juré de commettre, mon bras est tombé, ma haine s'est changée en remords!... J'ai confessé mon crime et en me le pardonnant, (*Montrant le Missionnaire.*) ce prêtre m'a entr'ouvert les cieux.... Non, hélas! l'eau du baptême n'a pas encore coulé sur mon front; mais le pardon de cet homme a déchiré les voiles qui m'aveuglaient; j'ai vu, j'ai senti la lumière; elle m'a pénétrée, ranimée, et,... de toutes les puissances de ma volonté, je suis chrétienne!

KADUNA, *avec une douleur rageuse.*

Ainsi tu m'as trahi, moi qui t'avais soustraite à la dent des carnassiers, moi qui t'aimais de toute la force de mon âme.

ZAÏDA, *atterée.*

Ah! toi, pourquoi m'avais-tu donc trompée?... En me poussant à l'assassinat, tu me jurais que ta cause était juste, qu'il s'agissait d'affranchir les noirs qui t'avaient quitté!... Tu mentais, Kaduna!... Ces noirs tu les avais vendus, tu en avais fait marché avec Korar, et je suis peut-être du nombre de ceux que tu as promis de lui livrer.... (*Lui offrant sa poitrine.*) Cependant, si je t'ai trahi alors que toi, tu ne m'aurais pas trompée, plonge ton poignard dans ma poitrine; mon sang lavera l'injure que je t'aurais faite....

KADUNA, *la repousant avec rage et douleur.*

Tu veux mourir!... Puisque tu te mets avec mes ennemis, tu partageras leur sort!.... Je vous livrerai tous au supplice ; je vous ferai souffrir mille tortures, n'ayant qu'une crainte, c'est que la mort ne vienne trop tôt interrompre ma joie du spectacle de votre agonie.

Bruit au dehors, coups de feu.

BIENNO.

Alerte!... Nous sommes cernés!

KORAR, *se retournant vers ses Arabes.*

Amis, il s'agit de nous défendre.

A la tête de ses Arabes, Korar se précipite vers le côté où se présente tout à coup Joubert, revolver au poing, suivi de ses soldats.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JOUBERT, SOLDATS, puis SŒUR GUDULE, NÉGRESSES.

JOUBERT, *entrant vivement.*

Rendez-vous.... (*A ses soldats.*) Feu sur le premier qui bouge!

Les soldats de Joubert mettent en joue les Arabes, qui jettent à terre leurs fusils.

KORAR, *braquant un pistolet sur Joubert.*

Voici comme je me rends!...

JOUBERT, *qui a prévenu le coup en tirant rapidement sur Korar.*

Et voilà comment je punis!

KORAR, *tombant.*

Ah!...

JOUBERT, *à Kaduna.*

Et toi, écoute, Kaduna, si les rôles étaient changés, si, après t'avoir juré amitié, après avoir tout fait pour capter ta confiance, j'avais guetté l'éloignement de tes guerriers, et tout à coup, sans provocation ni prétexte, me glissant en silence comme un tigre affamé sous le couvert des bois, je m'étais rué sur ton territoire, surprenant les habitants sans défense, égorgeant, fauchant sur mon passage tout ce qui résistait, afin de capturer même des femmes et des enfants pour en tirer un infâme profit en les conduisant à coups de fouet jusqu'à un marché de chair humaine, et si, trompé dans mon attente, d'insolent et sanguinaire vainqueur du matin, je tombais, ce soir, en tes mains vaincu et désarmé, que ferais-tu de moi ?

KADUNA.

Je te condamnerais au dernier des supplices.

JOUBERT, *très calme.*

C'est le fait d'un sauvage, cela!...

KADUNA, *raillant.*

Et tu es citoyen d'un peuple civilisé.

JOUBERT.

Tu le vois bien, puisque je te fais grâce de la vie !

KADUNA.

Je la refuse ta grâce, elle m'insulte ; je ne veux rien te devoir. Si tu me laisses vivre, je m'évaderai, et quand je reviendrai à la tête de toutes les hordes de ma race, tu verras si je fais grâce, moi ; tu verras si vos cadavres amoncelés me font frémir autrement que d'un plaisir

immense, et si, fouillant de mes mains dans vos poitrines ouvertes, je n'en arrache pas le cœur pour y mordre avant de le jeter à mes chiens...

JOUBERT, *hors de lui, tirant son poignard.*

Misérable !

LE MISSIONNAIRE, *retenant Joubert.*

Mon ami, ne voyez-vous pas que la fureur l'égare ?

KADUNA, *furieux.*

Ah ! toi !... tu paieras pour les autres ! (*Il tire vers le Missionnaire.*)

ZAÏDA, *avec un cri perçant se jetant au devant du Missionnaire et recevant le coup de feu.*

Mon père ! (*Blessée.*) Ah !... (*Elle chancelle.*)

JOUBERT.

Zaïda blessée ! (*Arrêtant Guézo, qui a posé son revolver sur la tempe de Kaduna et va le tuer.*) Arrêtez ! Kaduna est prisonnier.

LE MISSIONNAIRE, *à Zaïda.*

Reviens à toi, mon enfant ! La blessure n'est pas mortelle.

GUDULE, *qui est entrée, au coup de feu, avec d'autres femmes.*

Le bras seul est atteint.... Je te guérirai Zaida.

LE MISSIONNAIRE.

Et tu vivras...

ZAÏDA, *se tournant devant Joubert.*

Pour être son esclave.

LE MISSIONNAIRE.

Son esclave! non,... son égale et peut-être un jour, sa compagne!

TOUS, *vivement.*

Hurrah !

LE MISSIONNAIRE, *pendant que la foule crie, vivement et avec force.*

Salut, ère nouvelle ! Salut..., union bénie de deux races sœurs puisqu'elles sont du même père, union sainte que Dieu consacre par l'amour et par la liberté!

TOUS.

Hurrah ! Vive la liberté !

Rideau.

DU MÊME AUTEUR

Art, Artistes et Critiques. (Clovis de Melr.) — Bruxelles. 1887. 1 fr.

Le Fils du Gréviste. Croquis de mœurs boraines. — Bruxelles, 1889. 15 et 5 fr.
